

Hommage à Solange Faladé

Cotonou, rencontre du 20 au 22 juin 2013

Version du 5 juillet 2013

Robert Samacher

Mme le Dr Solange Faladé, fondatrice et première directrice de l'Ecole Freudienne de 1983 à 2004 est décédée le 22 juin 2004. Nous lui rendons un hommage aujourd'hui, neuf ans après sa disparition, à la date anniversaire de son décès, dans son pays d'origine, le Bénin. L'Ecole Freudienne lui avait rendu un premier hommage à Nantes en janvier 2009. Un bulletin de l'Ecole Freudienne en témoigne (n° 100, juin 2009). Mon propos, ici, sera de décrire et de souligner le parcours singulier et la personnalité hors du commun de Solange Faladé, seule femme d'origine africaine et béninoise qui a su se faire connaître en tant que médecin et, surtout, en tant que psychanalyste qui a marqué le mouvement psychanalytique français. Avec elle disparaissait un témoin irremplaçable de l'histoire de la psychanalyse en France.

Une personnalité et un parcours atypiques

Je ne suis pas en mesure de vous donner les raisons ou de parler des motivations qui ont amené Solange Faladé à s'engager dans la psychanalyse, mais il s'agit bien d'un engagement qui a déterminé sa vie au sens d'un destin. Je rappelle que toute personne qui s'engage dans une psychanalyse s'y engage d'abord parce qu'elle est confrontée à une souffrance existentielle et a le désir de changer quelque chose dans l'orientation de sa vie. Comme tout analysant, Solange Faladé a commencé par une psychanalyse à visée curative qui, avec le temps, est devenue une psychanalyse didactique la conduisant à son tour à tenir une place de psychanalyste. Si sa position était discrète dans le milieu analytique, elle était cependant des plus respectées, et nombreux furent les élèves de J. Lacan à se former, auprès d'elle, à la dure discipline des contrôles qu'elle pratiquait de manière particulièrement exigeante, refusant toute solution ou position trop approximative ou laxiste.

Jacques Lacan a évoqué dans ses *Ecrits*¹ la question du style de l'analyste. Madame Faladé avait un style bien à elle, autant dans sa pratique d'analyste que dans sa façon d'aborder la théorie.

Dans ces deux domaines était perceptible, sans aucun doute, le refus vigilant de toute complaisance facile, aussi bien au niveau relationnel que théorique, avec une méfiance constante vis-à-vis de tout « à peu près » ; ceci, quelles que furent la chaleur et l'extrême courtoisie de toute rencontre avec elle. Malgré un contact d'apparence parfois un peu rude, le plus souvent, la rencontre avec elle s'avérait féconde dans la recherche de la nécessaire précision, faisant apparaître les questions qui demeuraient habituellement inaperçues. Elle ne laissait rien passer et ne cédait sur rien qui ne prenait pas en compte le rapport savoir/vérité.

Il n'est pas aisé cependant de décrire ce qu'avait de si inimitable son enseignement, si précieux à ceux qui l'ont suivi.

Elle racontait la psychanalyse comme une conteuse et suscitait le désir de connaître la suite de l'histoire pour en apprendre le fin mot ; ses études de cas, qui le plus souvent étaient puisées chez S. Freud, se développaient comme des contes ou des fables, de séminaire en séminaire. Vous en avez un aperçu

1 Lacan J., 1966, *Ecrits*, Paris, Seuil.

dans son premier Séminaire publié : *Clinique des névroses*².

Elle disait toujours poursuivre sans cesse dans le même sillon freudien et lacanien, et l'assumait pleinement face aux critiques, comme une nécessité, une façon de rester dans ce seul cheminement. Son rapport aux textes fondateurs se voulait rigoureux et exigeant, et cependant sans tabou, ni fuite devant les questions posées par ces textes. Tout au long de ses séminaires, répartis sur vingt-cinq à trente ans, Mme Faladé a manifesté, dans sa lecture détaillée et attentive de certains points difficiles, un grand souci de didactique et de clarté en leur apportant un éclairage clinique précieux.

Le maintien permanent au premier plan du lien clinique-théorie est sans doute un trait essentiel de cet enseignement ; ce lien était utilisé, bien sûr, dans les deux sens, tantôt pour dissiper une obscurité théorique par un exemple clinique, tantôt pour éclairer une situation clinique par un apport théorique.

Lors de ses différents séminaires, Solange Faladé reprenait le même chemin que Lacan, restituant le tranchant de la pensée freudienne, apportant ses propres articulations, les éclaircissements nécessaires pour que cette pensée soit accessible aux participants, n'hésitant pas à répéter, à redire autrement, pour que ses développements puissent être entendus. Ainsi, elle a pu rendre compte « d'un savoir qui ne se ferme pas, qui laisse place aux hésitations, aux remaniements nécessaires, bref, d'un savoir qui est celui du discours analytique, mis en position de vérité », écrit Bernard Mary dans la préface à *Clinique des névroses*. Pour cette raison, précise-t-il, « Solange Faladé, élève de Lacan, est freudienne »³.

Avec ses éclairages, elle proposait aussi toute une façon d'aborder les textes, une méthode, voire une éthique. Cette aide était en même temps un encouragement, sinon une invitation à se confronter soi-même directement aux textes freudiens et lacaniens.

Solange Faladé, sa place dans l'histoire du mouvement psychanalytique français

Solange Faladé arrive en France à l'âge de 9 ans, accompagnée de son frère Max ; ils rejoignent leur sœur aînée Yvonne qui vit auprès de leur oncle maternel. Solange Faladé fait des études brillantes et, en 1941, elle obtient un baccalauréat classique avec options latin-grec.

Puis, elle travaille tout en préparant les épreuves d'entrée à l'Université. Elle s'oriente vers la médecine et c'est au moment où elle devient externe des hôpitaux de Paris, en 1952, qu'elle rencontre le Dr Jacques Lacan. Elle devient son analysante et son élève, elle restera tout au long de sa vie fidèle à la pratique clinique et à l'enseignement que celui-ci lui a transmis, dans la continuité de l'œuvre freudienne.

En 1953, lors de la première scission de la Société Psychanalytique de Paris (SPP), première société de psychanalyse française fondée en 1926, Daniel Lagache, Juliette Favez-Boutonier, suivis par Jacques Lacan, Françoise Dolto, Blanche Reverchon-Jouve et d'autres figures moins connues, refusent l'orientation médicale qu'un groupe de médecins, conduits par Sacha Nacht et Serge Lebovici, veut donner à cette société, c'est-à-dire que ces derniers ont la volonté de réserver la psychanalyse aux seuls médecins. Nacht et Lebovici proposent un nouvel Institut de Psychanalyse dont l'enseignement est calqué sur l'enseignement médical universitaire. Le groupe dissident, dans lequel se retrouve Solange Faladé, plus libéral et composé pour une part d'universitaires à orientation plus philosophique et littéraire n'inscrivant pas la psychanalyse dans le cadre médical, défend, comme le voulait Freud, la

2 Faladé S., 2003, *Clinique des névroses*, Paris, Anthropos, Economica.

3 Samacher R. et Mary B., « En hommage à Solange Faladé », dans la revue *Psychologie Clinique*, n° 18, L'Harmattan, Paris, hiver 2004, p. 245-247.

Egalement Mary B. (2003), « Rencontrer Solange Faladé », dans Faladé S., *Clinique des névroses*, Paris, Anthropos, p. IX-XI.

psychanalyse pratiquée par les laïcs⁴. De son côté, Lacan se joint à ce nouveau groupe parce qu'il est fondamentalement en désaccord sur la question de la conduite de la cure et des contrôles pratiqués à la SPP. Dans la foulée, ces dissidents vont créer la *Société Française de Psychanalyse* (SFP) et, au cours de cette même année 1953, ils créent une nouvelle revue : *La Psychanalyse*.

Solange Faladé est confrontée au choix entre son allégeance à la SPP ou suivre Jacques Lacan. En cure avec Lacan, elle continue avec lui en s'engageant dans une analyse didactique adoptant le nouveau cadre de la SFP. Son contrôleur, puisqu'elle assure aussi des cures psychanalytiques avec les enfants, est Françoise Dolto, à laquelle elle rend hommage dans un article publié dans le numéro 84 du *Bulletin de l'École Freudienne*, cet article s'intitule « Ce que j'ai retenu de Françoise Dolto »⁵.

Solange Faladé travaillait alors auprès d'enfants autistes, à la Fondation Parent-de-Rosan, sous la direction de Jenny Aubry dont elle retient également l'enseignement et qu'elle a souvent citée dans ses séminaires.

La période qui s'étend de 1953 à 1964 s'avère particulièrement féconde pour la Société Française de Psychanalyse. Elle est scandée par les séminaires de Jacques Lacan, depuis le séminaire consacré aux écrits techniques de Freud en 1953-1954, jusqu'à l'unique séminaire « Des Noms-du-Père », tenu le 20 novembre 1963. Mais à partir de ce moment, Lacan est exclu de l'amphithéâtre de l'hôpital Sainte-Anne où se tenait jusqu'alors son séminaire.

Comment cela s'est-il produit ? A la suite de la demande insistante de la Société Française de Psychanalyse pour intégrer l'*International Psychoanalytic Association* (IPA) dominée par les tenants de l'orientation médicale, une enquête est diligentée par cet organisme, qui envoie un enquêteur, Pierre Turquet, ancien Major dans l'armée britannique. Ce qui est reproché à Lacan, c'est la remise en question du cadre de la cure, les séances courtes, un trop grand nombre d'analysants en contrôle. Sur le plan clinique et théorique, son « retour à Freud » remet sérieusement en question l'orientation post-freudienne ou néo-freudienne de l'IPA qui privilégie l'*ego psychology* prônée par Heinz Hartmann, Ernst Kris, Eric Erikson, dans la version de la *New-York Psychoanalytic Society* (NYPS). Cette dernière orientation privilégie le moi en tant qu'instance adaptative et s'inscrit dans une « éthique pragmatique » visant l'intégration de l'individu à l'*American way of life*.

J. Lacan s'érige de façon virulente contre cette orientation qui privilégie le moi au détriment de l'inconscient et qui rompt de façon radicale avec l'éthique de la psychanalyse telle que l'a voulue Freud. Ce courant américain qui vise à la complétude, à colmater tout manque, répond à l'idéologie du *self-made man* ; il cherche à généraliser une psychanalyse médicalisée pour la rattacher à la psychiatrie. Ces options américaines rejoignent les préoccupations du courant dominant à la Société Psychanalytique de Paris (SPP) qui remet en question la psychanalyse pratiquée par les laïcs.

Malgré tout, la Société Française de Psychanalyse (SFP) engage de nombreuses tractations avec les représentants de l'*International Psychoanalytic Association* dans le but de l'intégrer, tractations qui vont se poursuivre jusqu'en 1963. Dans son séminaire « Autour de l'identification », datant de 1994-1995, Solange Faladé fait allusion à cette époque de la façon suivante :

« L'année 1961-1962 a été une des années où la commission d'enquête de l'IPA, après s'être intéressée en 1954-55 à ceux-là qui se chargeaient de l'enseignement dans cette nouvelle société de psychanalyse, après s'être donc intéressée aux Lacan, Lagache, Dolto, Favez ou autres, la commission d'enquête s'est intéressée aux élèves. C'était

4 Freud S., 1926, *Die Frage der Laienanalyse*, trad. fr., *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1985.

5 Faladé S., 2005, « Ce que j'ai retenu de Françoise Dolto », dans *Bulletin de l'École Freudienne*, n° 84, janvier 2005.

ainsi que l'on disait à l'époque, c'est-à-dire que des personnes comme moi qui étions en cours de formation, comme on disait toujours, plus particulièrement aux élèves de Lacan, ceux qui étaient ses analysés et ceux qui étaient en contrôle chez lui. C'est ainsi que j'ai eu à rencontrer à cette époque le président de la commission d'enquête. C'était le Docteur Turquet. »⁶

Elisabeth Roudinesco, dans son *Histoire de la psychanalyse en France (1925-1985)*⁷, mentionne à plusieurs reprises Solange Faladé qui accompagne Lacan lors de différentes rencontres et tractations, elle lui sert de conseillère. Elle rappelle aussi qu'après être passée par le service de Jenny Aubry, Solange Faladé a suivi de près les différentes négociations, donnant à Lacan son avis. Ainsi, « avant Edimbourg, elle pensait que la partie n'était pas favorable et qu'il aurait été préférable de renforcer en France la position de la Société Française de Psychanalyse avant de négocier ». E. Roudinesco note que Solange Faladé est devenue la confidente de Jacques Lacan, cette relation de proximité est encore soulignée lorsqu'elle rappelle que Solange Faladé et Irène Roublef étaient toutes deux dévouées à la personne de Lacan : « Elles étaient élèves à la SFP. Ce sont les deux élèves devenues directement analystes de l'École lorsque Lacan créa l'École Freudienne de Paris en 1964. »⁸ Jean Triol nous a fait savoir que Solange Faladé lui avait montré une dédicace particulièrement élogieuse pour elle, émanant de Lacan, dans son exemplaire de *Télévision*⁹.

Toujours pour illustrer les mouvements provoqués par ces tractations avec *l'International Psychoanalytic Association*, E. Roudinesco écrit : « Jacques Lacan débarque au précongrès de Londres au début du mois de juillet 1963, il se fait accompagner par Solange Faladé, une Africaine originaire du peuple des Yoroubas du Dahomey, elle est son analysante et a travaillé à l'O.M.S. » E. Roudinesco omet toutefois de signaler que Solange Faladé avait été très active dans le cadre de l'Organisation Mondiale de la Santé et qu'elle avait fondé l'Institut d'ethno-psychopathologie africaine à Paris, elle avait également travaillé comme chercheuse en anthropologie et en ethnologie au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS).

Dans un livre consacré au Professeur Béatrice Aguessy¹¹, Colette Lanson évoque son futur mari Honorat Aguessy, alors étudiant en philosophie, retrouvant Solange Faladé aux séminaires de Jacques Lacan¹² ; cette dernière dirigeait alors l'Institut d'ethno-psycho-pathologie de Paris et leur relation de franche camaraderie remontait au temps de l'arrivée d'Honorat dans la capitale en 1956. Solange Faladé était également présidente de la Fédération des étudiants africains noirs de France FEANF depuis 1951.

Or, malgré toutes les tractations et négociations entreprises depuis la création de la SFP, en 1964, la candidature de Lacan à l'IPA est refusée. Les représentants de cet organisme font savoir à la Société Française de Psychanalyse qu'elle ne pourra intégrer l'IPA que si Lacan est exclu de la SFP. Lacan est alors déchu du rang de didacticien au sein de cette société. Il ne lui reste plus qu'à fonder sa propre école, qu'il baptise « Ecole Freudienne de Paris » (EFP), pour bien signifier, en mettant en avant le

6 Faladé S., 1994-1995, « Autour de l'identification », leçon du 14 mars 1995, document Ecole Freudienne, inédit.

7 Roudinesco E., 1994, *Histoire de la psychanalyse en France*, t. 2 : 1925-1985, Paris, Fayard, voir index p. 767.

8 *Ibid.*, p. 358

9 *Ibid.*, p.440.

10 Lacan J., 1974, *Télévision*, Paris, Seuil.

11 Lanson C., 2009, *Professeur Béatrice Aguessy, une vie de femme(s)*, Coll. Ecrire l'Afrique, Paris, L'harmattan.

12 *Ibid.*, p. 79.

signifiant freudien, qu'il n'accepte pas les dérives de l'IPA et qu'en reprenant l'étude des textes freudiens dans ses séminaires, il fait « retour à Freud ».

Les membres restants de la SFP vont fonder une nouvelle association : l'Association Psychanalytique de France (APF) qui sera, elle, du fait de l'exclusion de Lacan, agréée par l'IPA.

Solange Faladé, pour sa part, a suivi Lacan et le pas à pas de ce « retour à Freud », elle reprend à son compte l'évolution des concepts et de la clinique psychanalytiques selon les élaborations de Lacan.

D'emblée, Solange Faladé est nommée par Lacan Trésorière de l'Ecole Freudienne de Paris, elle participe au Directoire qui oriente les enseignements, elle donne son avis sur la politique intérieure. Lacan lui demande également de rédiger les nouveaux statuts de l'Ecole afin d'obtenir la reconnaissance d'utilité publique. A partir de 1964, elle participe à la vie de l'Ecole Freudienne de Paris en y occupant successivement différents postes éminents : elle fut en particulier Membre du Bureau et du Directoire, Membre du Jury d'Accueil, Trésorière, Vice-Présidente.

Dans cette Ecole où la parole de Lacan est difficilement mise en question, elle est une des rares à oser le critiquer et à l'arrêter lorsqu'il manifeste une trop grande volonté de pouvoir absolu.

Lors de la création à l'Université de Vincennes de la section clinique, J. Lacan laisse à son gendre Jacques-Alain Miller la responsabilité de l'organisation d'un département de psychanalyse où, dans un premier temps, s'illustre Serge Leclair.

Solange Faladé propose alors à Jacques-Alain Miller de travailler à l'Ecole freudienne de Paris avec des psychanalystes. Elle lui demande de réfléchir sur les « algorithmes »¹³ de Lacan et Miller choisit le mot « mathème » pour les désigner et pour proposer des journées d'étude intitulées « Journée des mathèmes de la psychanalyse »¹⁴. Miller et Faladé envisagent ensuite de travailler ensemble dans le cadre de l'EFP. Miller propose la tenue d'un congrès sur la « tradition ». Faladé préfère le mot « transmission ». Elle soumet le projet au Directoire, et Lacan accepte en choisissant « transmission »¹⁵. Ceci me permet de dire que Solange Faladé avait l'oreille de Lacan et que celui-ci appréciait la pertinence et la justesse de ses remarques.

Je n'entrerai pas dans le détail des dissensions internes qui amenèrent Jacques Lacan à dissoudre son Ecole. Cette décision fut prise le 30 décembre 1979, Solange Faladé était présente à la réunion et a témoigné auprès d'E. Roudinesco de la volonté ferme et irrévocable de Lacan, bien que sa décision fût prise avec difficulté.

L'Ecole Freudienne de Paris est dissoute le 5 janvier 1980. Solange Faladé et Claude Bailly sont nommés liquidateurs. Une nouvelle association, l'association La Cause freudienne, est alors créée par Lacan, le 21 février 1980, mais elle est dissoute un an plus tard, en 1981. Durant cette période, J. Lacan fait un voyage à Caracas pour rassembler autour de lui les « lacano-américains ». Solange Faladé ne l'accompagne pas dans ce voyage ; elle confie à E. Roudinesco qu'« à partir de mai 80, Lacan ne s'intéressait plus à ce qui se passait et il fallait discuter de tout avec Miller »¹⁶.

Par la suite, Solange Faladé fera grief à Jacques-Alain Miller de n'avoir pas voulu faire éponger par La Cause freudienne le passif de l'Ecole Freudienne de Paris, association à laquelle elle succédait.

13 Algorithmes : « math. : Ensemble des règles opératoires dont l'application permet de résoudre un problème énoncé au moyen d'un nombre fini d'opérations. »

14 Journées de l'Ecole freudienne de Paris, 31 octobre-2 novembre 1976, « Les mathèmes de la psychanalyse », in *Lettres de l'Ecole*, 1977, n° 21, pp. 471-475.

15 9^e Congrès de l'Ecole Freudienne de Paris, « Sur la transmission », juillet 1978, in *Lettres de l'Ecole*, 1979, n° 25, vol. II, pp. 219-220.

16 Roudinesco E., *op.cit.*, p. 663.

En raison de la reprise en main autoritaire de La Cause freudienne par Jacques-Alain Miller, un grand nombre de membres importants, après avoir adhéré à cette nouvelle organisation, démissionnent. Le Directoire mis en place décide alors la dissolution de La Cause freudienne et la création de l'Ecole de la Cause freudienne afin de regrouper tous ceux qui ont fait allégeance à Jacques-Alain Miller.

Cependant, les opposants à Jacques-Alain Miller ne désarment pas et vont constituer deux autres groupes : le premier se nomme « Cartels constituants de l'analyse freudienne ». Ses adhérents chercheront à démontrer que seule une organisation collective est possible, remettant en question la position de maître ; leur objectif est de renouveler la conception lacanienne du lien social.

Face à cette initiative, Jean Clavreul, Solange Faladé et Charles Melman réagissent en fondant le Centre d'Etudes et de Recherches Freudiennes (CERF), mais l'alliance entre les trois fondateurs ne tiendra pas à cause du choc des personnalités, de conceptions différentes quant à l'organisation de l'institution psychanalytique, et d'approches différentes de la psychanalyse, du fait de points de vue divergents quant à la conduite de la cure et du contrôle. E. Roudinesco considère que le CERF consistait surtout en une alliance contre Jacques-Alain Miller et sa confiscation de l'héritage lacanien¹⁷.

Néanmoins, malgré sa courte existence, le CERF aura eu le temps de proposer des Journées d'études sur l'enseignement de la psychanalyse (24-25 avril 1982 à Paris) dont témoigne une brochure toujours en vente à l'Ecole Freudienne.

En 1983, soit trois ans après la dissolution de l'EFP, et après la courte expérience du CERF, Solange Faladé crée l'Ecole Freudienne, avec un petit cercle de psychanalystes : Bernard Mary, Thérèse Delafontaine, Michèle Canon, Guy Sizaret. Cette Ecole naquit alors que deux autres associations étaient par ailleurs fondées, l'Association Freudienne dirigée par Charles Melman et la Convention Psychanalytique dirigée par Jean Clavreul.

Solange Faladé avait été sollicitée à différentes reprises pour participer à l'élaboration des statuts de l'Ecole Freudienne de Paris, de la Cause freudienne, puis de l'Ecole de la Cause freudienne. Elle n'a pas oublié que les différentes scissions dans l'histoire de la psychanalyse ont pour raison dernière la question de l'objet perdu : celui qui, pour certains, est censé être retrouvé en fin d'analyse apportant ainsi la complétude, alors que pour Jacques Lacan, suivi par Solange Faladé, l'objet perdu ne peut être qu'un objet réel, c'est-à-dire non symbolisé, en lien avec la Chose et perdu à tout jamais, cet objet perdu a à voir avec la reconnaissance de la castration en fin d'analyse. E. Koerner, lors de sa présentation du livre *Autour de la Chose* à Bordeaux¹⁸ a rappelé que, pour Solange Faladé, la fin de l'analyse et la spécificité de la structure de l'institution analytique ne pouvaient être saisies qu'à partir du destin de cet objet perdu dans son rapport au signifiant et au vide de la Chose.

Solange Faladé affirmera que cette question fondamentale est celle qui est à l'origine des différentes scissions au sein des organisations psychanalytiques et qu'elle est au cœur de la dissolution de l'Ecole freudienne de Paris. C'est en tenant compte de ce problème théorico-clinique qu'elle élaborera et proposera les statuts de sa propre école.

L'Ecole Freudienne de Solange Faladé

C'est à Dakar, en terre africaine, le 7 avril 1983 que Solange Faladé écrit l'Acte de fondation de l'Ecole Freudienne. Solange Faladé y affirme que « notre souci est plus que jamais, celui de la transmission de la découverte de Freud, en tant qu'y opèrent effectivement des sujets. L'enseignement de Lacan et les

17 *Ibid.*, p. 675-676.

18 Koerner E., 2012, « Présentation de *Autour de la Chose* de Solange Faladé », in *Bulletin de l'Ecole Freudienne*, n° 112, avril 2013.

principes directeurs qu'il a énoncés en 1964, pour la fondation de son Ecole restent notre référence. Ce qui veut dire que nous réaffirmons : «Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même...» ». Mais, ajoute-t-elle, « ce n'est que dans la relation de l'analysant à l'analyste que peut se prendre cette décision, néanmoins l'institution psychanalytique a à en connaître quelque chose d'où [«Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même...»] «...et de quelques autres» ». C'est dans la procédure de la passe énoncée par Jacques Lacan, dans l'Acte de fondation de l'Ecole freudienne de Paris, que cette procédure trouve son fondement.

Solange Faladé affirme que le moment de passe où se manifeste le désir pour l'analysant d'assumer la position d'analyste n'est pas la fin de l'analyse. Le point de finitude est indépendant de la passe.

Pour tout analysant comme pour tout analyste, il y a un temps logique qu'il s'agit de respecter : le temps de voir, le temps de comprendre, le temps de conclure.

Il s'agit de mettre en place un lieu où l'on parle de psychanalyse et où il y a du psychanalyste. La « proposition du 9 Octobre 67 »¹⁹ de Jacques Lacan doit servir de fil directeur pour instaurer un enseignement lacanien qui peut se réclamer de Freud et qui continue à parler aux psychanalystes.

Pour Solange Faladé, ce lieu à fonder ne peut être qu'une école, et cette école, pour servir la cause analytique, ne peut être que freudienne : « D'où le nom qui s'impose pour une institution psychanalytique et que j'écris : *Ecole Freudienne*. Ce qui permet de maintenir la découverte de Freud et d'en assurer la transmission », affirme-t-elle dans l'Acte de fondation.

Durant toutes les années qu'elle a consacrées à l'enseignement et à la transmission, Solange Faladé est revenue sur les études de cas proposées par Freud, celles que l'on trouve dans les *Etudes sur l'hystérie* comme celles qui ont été regroupées dans les *Cinq psychanalyses* : « Le cas Dora », « le petit Hans », « l'Homme aux rats », « l'Homme aux loups », « le Président Schreber » et que vous retrouverez plus particulièrement dans le Séminaire de Solange Faladé *Clinique des névroses* mais pas seulement.

Les *Séminaires* de Solange Faladé parus depuis 2003 : *Clinique des névroses*²⁰, *Le Moi et la question du sujet*²¹ (2008), *Autour de la Chose* (2012)²², n'auraient jamais pu être publiés sans l'appui de certains de ses élèves les plus dévoués et les plus lucides sur la qualité de son travail. La transcription des séminaires a commencé dès les années 2000 et continue encore aujourd'hui. Pour ce travail, Solange Faladé s'était tout d'abord entourée d'Emmanuel Koerner, de Marie-Lise Lauth et de Jean Triol, rejoints ensuite par d'autres, dont Jean-Michel Hervieu.

Accessibles à un public averti, ces *Séminaires* permettent de situer la propre contribution de Solange Faladé à la théorie analytique ; ses interrogations et ses éclaircissements sur plusieurs points difficiles des avancées lacaniennes constituent un apport théorique certain. Signalons notamment son abord personnel des formulations lacaniennes sur l'émergence, la division et l'aliénation du sujet avec la mise en place des signifiants S1 et S2 ainsi que la proposition d'une « clinique de la Chose », nommée ainsi par Bernard Mary, dont témoigne le *Séminaire* qui s'intitule *Autour de la Chose* (1993-1994) et dont certains prolongements ont pu être évoqués lors des différentes interventions de notre groupe à Cotonou à propos de la rencontre de N. Mandela et F. Declerk. C'est à partir de la « Clinique de la Chose », de la rencontre du vide et du manque que Solange Faladé a articulé la notion de « science politique ». Pour pouvoir se parler, Mandela et Declerk ont mis de côté toute passion, entre autres l'amour et la haine, ils ont passé la barrière du narcissisme, pour qu'à partir d'un lieu vide ils puissent se faire entendre l'un et l'autre et trouver un accord évitant la guerre et la destruction.

19 Lacan J., 1967, « La proposition du 9 Octobre 1967 sur le psychanalyste à l'Ecole » (*Scilicet* 1, 1968, Paris, Seuil).

20 Faladé S., 1991- 1993, *Clinique des névroses*, Paris, Anthropos, Economica, 2003.

21 Faladé S., 1989-1990, *Le moi et la question du sujet*, Paris, Anthropos, Economica, 2008.

22 Faladé S., 1993-1994, *Autour de la Chose*, Paris, Anthropos, Economica, 2012.

Les groupes de psychanalystes n'ont pas toujours montré l'exemple du fait des nombreuses scissions, rivalités de pouvoir, jugements dévalorisants et j'en passe... Chacun est là avec sa petite différence et croit posséder la vérité... Solange Faladé a su montrer l'inanité de ce leurre après les différentes expériences qu'elle a faites et qui ont abouti à des scissions, une dissolution. Elle a maintenu jusqu'au bout le cap et nous a légué l'Ecole Freudienne, outil qui du fait du transfert de travail qu'elle a su privilégier autour de sa personne et de celle de Bernard Mary, nous permet de dire « non » à tout ce qui n'est pas la psychanalyse.

En tant qu'homme, en tant que sujet, en tant que citoyen, heureusement, nous ne sommes pas psychanalystes à temps plein. Comme a pu le souligner Solange Faladé, être psychanalyste, ce n'est pas un métier, on est psychanalyste le temps où ce désir est présent. Du fait de la rencontre de la castration, le psychanalyste peut avoir horreur de son acte mais il n'a pas le choix pour que son acte ait une portée analytique.

Comme elle l'a souvent fait entendre en nous apportant sa « Clinique de la Chose », Solange Faladé situait la position de l'analyste : s'adosser au vide de la Chose, lui permettant de prendre en compte la dimension du manque, surtout en ne pensant pas à la place de l'analysant, en taisant toute passion et en écartant tout enjeu narcissique.

Si dans notre pratique, nous veillons, comme nous l'a enseigné Solange Faladé, à maintenir, le mieux que nous pouvons le rapport à ce vide qui permet le travail analytique, il nous faut aussi veiller à ce qu'en tant que sujet, collègue, citoyen nous continuions à maintenir à l'écart la dimension passionnelle, amour-haine-ignorance, qu'entre nous, nous reconnaissons les méfaits de la haine, des jugements hâtifs, le leurre de l'image et que surtout, nous puissions nous parler, ce qui est un bon moyen d'éviter les rumeurs, en particulier en s'adressant au bon interlocuteur. S'il faut savoir se taire, il s'agit de prendre la parole à bon escient !

Eviter tout clivage entre notre position d'analyste et ce que nous avons à assumer en tant qu'homme ou femme dans la cité, ce qui relève d'une éthique du sujet.

Après ce qu'elle a pu connaître à l'Ecole Freudienne de Paris, Solange Faladé a veillé à ce que les enjeux de pouvoir, les enjeux narcissiques soient écartés afin de privilégier l'éthique de la psychanalyse.

En 1986, des dissensions sont apparues entre Solange Faladé, Bernard Mary et un petit groupe, en particulier, Michèle Canon, Guy Sizaret, Jean Bourdieu, Jacqueline Massola. Ce groupe n'a pas été suivi. Depuis, sous la direction de Solange Faladé jusqu'en 2004, Bernard Mary, de 2004 à 2009, Annie Biton, de 2009 à 2013 que je remercie pour leurs travaux et leurs apports primordiaux dans notre Ecole. L'Ecole freudienne a su maintenir sa cohésion en respectant les différences, le rythme de chacun, les trois temps du temps logique et en privilégiant le transfert de travail que nous retrouvons dans les Séminaires et les petits groupes.

Les cartels avec leur système de permutation n'ont pas, pour le moment, donné des résultats probants dans notre Ecole, il nous reste à les mettre à l'épreuve.

Nous avons à plusieurs reprises expérimenté la passe, mais le travail de réflexion qui pourrait en découler n'a pas été fait.

Je reviens à Solange Faladé ; fidèle à Freud et à Lacan, elle s'est abondamment servie d'une conceptualisation qui lui était propre pour enrichir son analyse des névroses que nous retrouvons dans son livre *La Clinique des névroses*, lequel a connu, dès sa parution, et durant les dernières années de sa vie, un succès éditorial des plus mérités, témoignage des premiers enseignements de Lacan, qu'elle avait mieux retenus que quiconque. Il était passionnant d'entendre Mme Faladé lorsqu'elle évoquait, avec sa formidable mémoire des faits et des textes, les difficultés de ceux qui, comme elle, avant d'être lecteurs de Lacan, en avaient été auditeurs, et de l'écouter décrire des scènes ou des exemples cliniques de

l'enseignement de Lacan auxquels il lui avait été donné d'assister. Elle n'hésitait pas, lorsque cela s'avérait fécond, à revenir sur certains cas cliniques et certaines notions théoriques « comme à l'école ». Les publications constituent aussi un moyen des plus efficaces de transmission de l'enseignement de Solange Faladé ; il est pour nous, ses élèves, toujours aussi vivant, précieux, et nous ouvre en permanence de nouvelles voies de recherches. Solange Faladé a su « faire école », son séminaire sur la clinique des névroses, dont elle eut la joie d'avoir en main le texte publié, en est un témoignage. Il appartient maintenant à l'Ecole qu'elle a construite et qui s'est construite autour de son enseignement d'en faire connaître d'autres chapitres, ceux de si nombreux séminaires, non publiés à ce jour. Solange Faladé a eu le génie de faire en permanence le lien entre Freud et Lacan, illustrant de façon magistrale le retour de Lacan à Freud en continuant à labourer ce même sillon que nous, ses élèves, continuons à tracer en essayant de le rendre le plus profond et le plus fécond possible.

ROBERT SAMACHER

Introduction à la Journée de l'Ecole Freudienne

Bonjour et bienvenue à tous et à toutes.

Je voudrai, d'abord et avant tout, remercier chaleureusement toutes les personnes qui se sont investies depuis de nombreux mois pour que ces journées aient lieu, en premier lieu bien sûr la famille de Solange Faladé et avec une pensée toute particulière pour son frère Max et sa sœur Gérardine, porteurs en première ligne de ce beau projet, celui de transmettre ici, au Bénin, sur la terre de ses ancêtres, ce qu'a été la personne et l'œuvre de Solange Faladé, et témoigner de sa place dans le mouvement psychanalytique en France auprès de Jacques Lacan. Ce psychanalyste français, très proche de celle qu'il nommera affectueusement « ma chère Solange » - elle a commencé à suivre l'enseignement vers l'âge de 28 ans - étant, comme vous le savez sans doute, la figure la plus importante dans le domaine de la psychanalyse depuis Freud. Robert Samacher, notre directeur l'a évoqué hier. Il nous a été apporté de nombreuses informations concernant la famille de Solange Faladé, ses parents, son grand-père, cette histoire familiale mêlée à l'histoire du pays et ses apports sont importants car, comme le disait le poète max Jacob, « on ne chante juste que sur les branches de son arbre généalogique ».

C'est un privilège pour nous d'être ici devant vous, presque exactement neuf années après sa disparition pour témoigner de ce qu'a été son enseignement, présents en notre nom et en celui de nombreux autres collègues de l'Ecole Freudienne qui n'ont pu faire le voyage mais qui nous accompagnent de leurs pensées. Je pense en particulier à Annie Biton, directrice de l'Ecole avant que Robert Samacher n'en assume la charge, qui a beaucoup travaillé à la concrétisation de ces journées et qui ne doit qu'à des soucis de santé de ne pas être parmi nous aujourd'hui.

« La mort, c'est ce qui coupe la parole » nous rappelait Solange Faladé. C'est cette parole entendue d'elle que nous allons tenter de vous restituer ce matin. A travers les différentes interventions que nous allons vous proposer, ce ne sont bien sûr que quelques pistes, quelques balises que nous allons suggérer ; nous espérons simplement que cela puisse vous encourager à creuser vous-même le sillon, que cela alimente votre propre travail et vos propres réflexions.

Je voudrai aussi souligner - car le « un par un » est essentiel quand on aborde ce qu'il en est de la psychanalyse - que ce qui nous lie, chacun de nous ici présents, à Solange Faladé, nous qui nous présentons à vous comme ses élèves, n'est pas un lien de nature universitaire. En effet, le savoir psychanalytique n'est pas un savoir universitaire, c'est un savoir qui est intimement lié à l'expérience, à la pratique de la psychanalyse, et c'est un savoir qui a pour objet de rendre compte de ce qu'il en est de cette expérience humaine tout à fait particulière qu'est une cure psychanalytique.

Notre lien avec Solange Faladé est marqué de cela : elle a été notre psychanalyste ou elle nous a accompagné dans les premiers pas de notre propre pratique d'analyste ; dans les deux cas, elle a été intimement liée à notre trajectoire personnelle de vie, à nos difficultés à vivre et je peux sans crainte de me tromper affirmer que la rencontre avec Solange Faladé a été un moment déterminant de la vie de chacun d'entre nous.

Ceci témoigne aussi de la position particulière des psychanalystes ; être psychanalyste, ce n'est en effet pas un métier comme un autre. Après avoir parcouru nous-mêmes longuement ce chemin personnel, cette recherche de vérité - car la psychanalyse n'est rien d'autre que cela, se rendre compte que la voie vers laquelle se tourner pour surmonter ses souffrances est de l'ordre de la vérité, c'est-à-dire en savoir plus et en savoir mieux sur soi, connaître autrement son histoire – après donc avoir éprouvé sur soi les effets de cette révolution copernicienne, se proposer pour permettre à d'autres de parcourir à leur tour ce chemin. Pourquoi utiliser ce terme de révolution copernicienne, emprunté à

Lacan, pour qualifier la psychanalyse ? Parce que, après avoir avec Copernic accepté que la terre, ce lieu d'habitation de l'homme, n'est pas le centre du Monde, l'homme a dû accepter cette deuxième perte quand Freud vient annoncer que, du fait de l'existence en nous de l'inconscient, nous ne sommes pas nous plus le centre de nous-mêmes ! Cette nouvelle, qui fut longtemps marquée par la subversion et le scandale, n'a d'ailleurs pas été beaucoup mieux acceptée que la première !

Dans ce parcours d'une cure psychanalytique, le psychanalyste n'y est pas comme guide spirituel, pas non plus comme maître à penser, mais comme passeur de cette expérience, de cette lecture du sens, du sens de ce discours particulier que constitue la névrose et ses symptômes. Lacan nous disait que le psychanalyste n'est pas un explorateur de continents inconnus ou de grands fonds, mais que c'est un linguiste : il apprend à déchiffrer l'écriture qui est là sous ses yeux offerte. Il a d'ailleurs donné comme titre à la revue de psychanalyse de son école Scilicet (il est permis de savoir) avec ce sous-titre : « tu peux savoir ce qu'en pense l'Ecole Freudienne de Paris », c'était un nom de son école.

Transmettre la psychanalyse, ce qui est une tâche devant laquelle nul psychanalyste ne peut se dérober, c'est donc faire en sorte que la possibilité de cette expérience de la cure psychanalytique ne meure pas pour l'humanité. Solange Faladé a pris une place éminente dans cette transmission, sans faiblesse et dans des périodes parfois difficiles et elle, qui a accompagné durant la plus grande partie de son enseignement Jacques Lacan dans son retour à Freud, a tenu à poursuivre cette entreprise après la mort de Lacan en 1981. Si elle a fondé avec quelques autres l'Ecole Freudienne en 1983, c'est aussi pour maintenir vivante et fidèle cette transmission. En étant parmi vous aujourd'hui, nous prenons notre place dans cette transmission, portés par ce qu'a su nous transmettre Solange Faladé.

Cela n'a pas été pour elle tâche facile car même parmi les psychanalystes et au sein de leurs différentes écoles, c'est-à-dire là où l'on pourrait attendre la plus grande fidélité aux concepts et à la pratique de la psychanalyse, on peut trouver cette résistance à ce que la psychanalyse nous enseigne, cette résistance à l'inconscient, cette tendance à réduire ce qu'il y a de plus dérangeant dans la théorie de Freud ; Lacan disait que les sociétés de psychanalyse sont des bouchons au développement de la pensée analytique – la psychanalyse comme un médicament périmé dans sa pharmacie, comme si une fois assimilée et domestiquée, on pouvait l'oublier - et Solange Faladé était inlassable pour tenir le fil, refuser les facilités et les approximations et transmettre ce qu'elle avait elle-même reçu.

Je vais maintenant vous dire un mot du programme de ce matin.

Monique Bon va d'abord nous parler de la femme, ce symptôme de l'homme. « Que veut une femme ? » est le titre qu'elle nous propose. Un titre très freudien, lui qui faisait le constat que l'homme ne cesse de parler de ce qu'il ne peut pas dire : la mort, le père, la femme... « Que veut une femme ? », c'est la question par excellence, dans cette oscillation entre un culte de la femme comme énigme et la haine de cette même femme comme mystification, dissimulant au monde on ne sait quel secret. Loin de ces deux positions, toutes deux entretenant une même méconnaissance de la féminité, Solange Faladé s'est intéressée très tôt à cette question, dès son étude sur les femmes de l'agglomération de Dakar, parue dans cet ouvrage collectif de 1960 « Femmes d'Afrique noire », sous la direction de Denise Paulme de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes ; elle a tenu plusieurs années de séminaire sur des questions en lien avec la féminité et nous en a parlé en de nombreux moments de son enseignement et puis cela résonne aussi de ce que nous avons entendu hier du destin singulier de cette femme qu'était Solange Faladé, cette femme d'exception dont on peut dire, comme le disait Stendhal, qu'elle avait la « hardiesse de n'être pas comme tout le monde ».

Emmanuel Koerner nous parlera ensuite de l'enseignement oral de Solange Faladé. Son titre : l'enseignement de Solange Faladé, une transmission orale. En effet, de même que Lacan, Solange Faladé a peu écrit, son enseignement était oral. L'école freudienne s'est engagé, en lien avec son frère

Max Faladé, et sous la coordination précisément d'Emmanuel Koerner et d'une autre collègue, Marie-Lise Lauth, à la transcription et à l'édition de ses séminaires – trois sont actuellement parus en France – Solange Faladé ayant de son vivant initié, ou plutôt faudrait-il dire consenti, à l'établissement du premier, « la clinique des névroses », dont nous avons amené avec nous quelques exemplaires.

Alors cette question de l'oral et de l'écrit : si la psychanalyse existe et a des effets, c'est uniquement dans l'ordre de la parole ; les phénomènes dont il s'agit dans l'analyse sont des effets langagiers. L'homme qui naît à l'existence a d'abord affaire au langage qui le précède, le porte et en même temps peut l'emprisonner, comme l'eau qui porte et peut noyer. La « production » d'un sujet humain, ce n'est pas seulement une production de chair humaine, c'est une entrée dans ce bain de langage. La transmission en psychanalyse est d'abord une transmission orale, même si tous les psychanalystes qui meurent ne sont pas des bibliothèques qui brûlent !

Jean-Yves Méchinaud nous parlera ensuite de la clinique psychanalytique avec les enfants. « L'enfant et la psychanalyse, la position originale de Solange Faladé » est son titre. Nous avons vu hier quels avaient été les intérêts de Faladé à ce sujet, dans le domaine pédiatrique, en particulier autour de sa thèse soutenue en décembre 1955 et sous-titrée « Le développement psycho-moteur du jeune africain originaire du Sénégal au cours de sa première année ». Nous tenterons aujourd'hui d'éclairer ce qu'il en est du côté de la psychanalyste ayant collaboré avec Françoise Dolto qui figurait déjà dans les dédicaces de sa thèse, tout comme cette autre grande figure de la psychanalyse s'adressant à l'enfant qu'était Jenny Aubry auprès de qui Solange Faladé a également travaillé.

Enfin nous concluons avec l'intervention de Martine Lesbros Verbrugge avec ce beau titre « Cette robe que je porte, Faladé africaine », allusion à son intervention sur les terres d'exil du Roi Behanzin aux Antilles. Solange Faladé n'était pas certes pas femme à se dérober : celle qui en France, comme elle le disait, portait sa différence sur son front, avait une capacité particulière à être là toujours au bon moment, au bon endroit, et avec le mot juste. Nous parlerons cet après-midi de son intérêt pour la rencontre entre Mandela et De Klerk et ce qu'elle a pu à travers cela nous enseigner mais, avant de passer la parole à Monique, je voudrai terminer mon introduction en vous livrant une petite anecdote concernant Freud. A la question « qu'êtes-vous politiquement ? » Freud répondait : « politiquement, je ne suis rien ! ». Et devant l'insistance de son interlocuteur, car en politique comme vous le savez, il faut afficher sa couleur, il disait que s'il lui fallait nommer sa couleur, il était couleur chair ! Hé bien, pour nous, Faladé, noir de peau, était aussi couleur chair, c'est-à-dire attentive à la singularité de l'humain, de l'autre semblable, au-delà de tout a priori, de tout pré-pensé, au un par un de la rencontre...

JEAN-MICHEL HERVIEU

Que veut une femme ?

Introduction

C'est parce que cette question n'est pas sans rapport avec l'énigme de l'inconscient et l'invention de la psychanalyse qu'en novembre 1977, Solange Faladé commence dans le cadre de l'Ecole Freudienne de Paris, à la demande de Jacques Lacan, un séminaire, sur la jouissance féminine. Elle le poursuit jusqu'en 1980, en reprenant pas à pas la démarche de Freud et des analystes femmes de cette époque, éclairée par la lecture que Lacan en a faite.

A la mort de Lacan, elle commence son propre séminaire, d'abord dans le cadre de L'Ecole Freudienne de Paris, puis, à partir de 1983, dans le cadre de l'Ecole Freudienne, qu'elle crée. Elle va continuer à débattre de ces questions concernant la féminité, avec des temps forts dans son enseignement, je pense à son séminaire de 1993-94 sur *La clinique des névroses* qui est maintenant édité²³. Cette année là, elle fera plusieurs interventions sur ce thème, notamment « Que veut une femme ? », suivant la formulation laissée par Lacan et reprise de Freud. Lacan cite la confidence que Freud a faite à Jones : « *Après quelque trente années d'expériences et de réflexion, il y a toujours un point sur lequel je reste sans pouvoir donner de réponse, et c'est – Was will das Weib ?, Qu'est ce que veut la femme ?* » A noter que Lacan transforme : la femme en une femme.

Cette question bien sur ne peut être envisagée en dehors du contexte social et des avancées techniques de la science. En mai 2000 au colloque : « (Pas) tout sur la mère » qui a eu lieu à Paris, Solange Faladé avait tenu à ce qu'il y ait une table ronde pour attirer notre attention sur les retombées, à la fois psychiques et sociales, des avancées de la science dans le domaine de la procréation : contraception, procréations médicalement assistées, échographies prénatales... Et l'on voit maintenant combien ces débats sont d'actualité aussi bien dans les media que sur le divan où l'analysant, et le psychanalyste avec ce qu'il en entend, viennent se confronter à ces questions. C'est donc à partir de ma rencontre avec Solange Faladé que je m'adresserai à vous ce matin.

Entendre les hystériques

Quand Freud vient à Paris suivre l'enseignement de Charcot, pour parfaire sa pratique et ses connaissances, il utilise les méthodes de son époque pour soigner ses malades : galvano thérapie, massages, la méthode cathartique de Breuer, il a aussi rencontré Bernheim à Nancy qui utilise la suggestion hypnotique à des fins thérapeutiques et de façon moins démonstrative que le Maître de la Salpêtrière.

Le tableau de Brouillet, « La leçon clinique de Charcot », nous le montre à l'œuvre, avec parmi l'assistance le jeune Freud, devant la patiente, en partie dénudée, en pamoison, Marie Wittmann surnommée Blanche, une des patientes privilégiées de Charcot avec Augustine qui a fait l'objet d'un film l'année dernière. Dans ce film, le réalisateur décrit le lien de Charcot à cette patiente, qui va jusqu'à simuler un symptôme qu'elle n'a plus, pour complaire à son médecin, qui, séduit, aura un rapport sexuel avec elle, avant qu'elle ne disparaisse habillée en homme... Un livre de Georges Didi-Huberman, *L'invention de l'hystérie. Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, expose ce cas : Charcot lui

23 Faladé S., 1991-1993, *La clinique des névroses*, anthropos, 2003.

consacre beaucoup de temps, il s'intéresse vraiment à elle, comme en témoignent ses écrits et les nombreuses photographies d'elle, au-delà de l'issue évoquée dans le film.

En effet à cette époque, à la Salpêtrière, on scrute le corps des hystériques qui se donnent à voir, se pliant aux expériences des médecins, des scientifiques qui mettent beaucoup d'espoir dans l'invention récente de la photographie, avec l'illusion que la photo saisit le réel. On reproduit sous hypnose les phénomènes hystériques, on classifie, on autopsie, on isole sur le corps les zones érogènes... d'où les très nombreux clichés de ces dernières. Tout ceci va certes permettre de porter sur l'hystérie un diagnostic différentiel, mais le traitement, derrière la visée scientifique, concerne toujours le même objet : c'est le sexuel qui est en cause, les thèses de l'antiquité ne sont pas très loin : il faut maintenir l'utérus à sa place, lui donner « satisfaction », l'apaiser.

Dans les *Etudes sur l'hystérie*, Freud rend compte des difficultés auxquelles il va se heurter dans l'utilisation de l'hypnose et de l'évolution de sa pratique qui vont l'amener, non plus à suggérer mais à laisser la parole à ses patientes, comme elles le lui demandent. Il rapporte ce propos d'Emmy von N. : « Elle me dit alors d'un ton bourru, qu'il ne faut pas lui demander toujours d'où provient ceci ou cela mais lui laisser raconter ce qu'elle a à dire. »²⁴

Il en vient ainsi à traiter le symptôme non plus comme quelque chose à voir mais quelque chose à entendre, ce qui constitue une rupture épistémologique considérable. Le savoir n'est plus du côté du médecin mais du côté du patient, inconscient, prisonnier dans le symptôme qui pourra ainsi prendre un autre sens, être décrypté : par exemple, le cas d'Elisabeth, où les manifestations douloureuses du corps pourront, dans leur dimension de jouissance, être mises en rapport avec le désir refoulé.

Dans le même temps, Freud commence à repérer, dans le lien ambivalent (d'amour et d'agressivité) qui unit le patient à son médecin, ce qu'il nommera plus tard « le transfert » qui lui semble d'abord être un obstacle au traitement pour s'avérer ensuite être le moteur de la cure. C'est ainsi que, dans une dialectique entre ce que lui apprennent ses patients et ce qu'il a appris de sa propre psychanalyse, Freud invente et théorise la psychanalyse, comme il le fera tout au long de sa vie.

Solage Faladé se réfère jusqu'à la fin de ses séminaires à ces premiers temps de la découverte freudienne et à ces premières patientes de la psychanalyse, à ce qu'elles ont enseigné à Freud et continuent à nous enseigner et qui, finalement tourne autour de la difficulté pour l'être humain d'articuler le langage et le sexuel.

De l'objet perdu au signifiant phallique

A partir du moment où il entre dans le langage et la parole, le petit d'homme est séparé de son objet de satisfaction, il doit en passer par la demande, l'état de jouissance initial est perdu, Lacan dira que la jouissance est interdite, avec ce double sens qu'elle ne peut plus se manifester qu'entre les signifiants. Tout un chacun, plus ou moins névrosé, par rapport à cette jouissance perdue et cette insatisfaction nécessaire, met en place un fantasme, avec ce qui l'accompagne d'inhibition, de symptôme, ou d'angoisse. Dans cette construction, avec l'appréhension de la différence des sexes, le phallus, viendra représenter cet objet à la fois comme perdu et comme ce qui va susciter le désir : le phallus devient à la fois le signifiant du manque et celui de la jouissance. Au-delà de l'organe et de l'image de l'organe, il est,

24 Freud S., 1895, Madame Emmy von N..., *Les études sur l'hystérie*, Paris PUF, 1981, p. 48.

pour tous, ce qui organise, vectorise le monde symbolique des humains, avec pourtant des conséquences imaginaires différentes pour les hommes et pour les femmes et dont les hystériques témoignent à leur manière. Solange Faladé²⁵ rappelle que, dès la lettre 52, Freud, évoquant ce qui se joue pour l'hystérique dans la relation au père et ensuite à l'homme, écrit que l'accès hystérique n'est pas une décharge mais une action qui vise à rechercher non pas la satisfaction, (*Befriedigung*, littéralement apaisement) mais une jouissance (*Lust*), avec son caractère originel (*Ursprünglich character*) : la jouissance de départ avec le premier objet, jouissance dite « maligne », puisque pour l'hystérique elle n'a pas été satisfaisante.

Freud attribue cette insatisfaction première à sa condition de fille, à l'absence du pénis. La fille, quand elle est confrontée à cet objet qu'elle n'a pas, en fait le reproche à sa mère : les revendications à son égard trouvent là leur origine. Elle se tourne alors vers son père pour tenter de l'obtenir, mais dans sa demande restent les marques de cette première jouissance qui se retrouveront dans son rapport à l'autre sexe en général et en particulier à celui qui viendra occuper cette place : le conjoint, mais aussi le médecin, le psychanalyste... N'aurait-elle alors le choix qu'entre une revendication incessante ou une acceptation passive de sa condition, voire une soumission masochiste ? Non, car, si Freud aborde la question d'une jouissance féminine par le biais du masochisme féminin « *comme expression de l'être de la femme...* »²⁶, c'est pour rendre compte de la structure du fantasme qui place la personne, homme où femme, dans une position passive, assimilée imaginativement à « *une position caractéristique de la féminité* »... « *être castrée, subir le coït, ou accoucher.* »²⁷ Et, à entendre ces patientes en souffrance, Freud sait bien que la féminité ne saurait se limiter à cela et il reconnaîtra qu'il y a sans doute, côté féminin, quelque chose qui dépasse cette primauté phallique, quelque chose qui n'y trouve pas son compte, quelque chose qui lui échappe : « *Nous en savons moins sur la vie sexuée de la petite fille que sur celle du garçon. [...]; la vie sexuée de la femme adulte n'est-elle pas d'ailleurs un dark continent pour la psychologie.* »²⁸, écrit-il, en 1926, dans « La question de l'analyse profane ».

La sexuation

Ainsi, un homme et une femme, quelle que soit leur structure clinique, ne sont pas, du fait de leur anatomie et de ce qui s'ensuit, dans le même rapport au phallus, ce qui va amener Lacan à produire les formules de la sexuation pour tenter de dépasser, au moyen de la logique, la butée freudienne sur l'envie de pénis et le complexe de castration. Ces formules de Lacan ne constituent pas une définition d'un fonctionnement sexuel des hommes et des femmes, mais une partition entre un côté homme, le côté Un fermé et un côté femme, le côté Autre ouvert, où chacun peut venir se ranger, et même se déplacer, non pas à son gré s'entend, mais en raison « *d'une position subjective d'origine inconsciente articulée à la fonction phallique, c'est à dire à la castration.* »²⁹

Ces formules, commentées par Solange Faladé tout au long de son séminaire, sont particulièrement complexes, elles s'appuient sur des considérations logiques et mathématiques dans le détail desquelles je

25 Faladé S., opus cité, p 293.

26 S. Freud, 1924, Le problème économique du masochisme, *Névrose, psychose et perversion*. P.U.F., 1997.

27 Idem.

28 Freud S., 1926, Traduit sous le titre « Psychanalyse et médecine », *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Idées/Gallimard, 1950, p. 133.

29 D. Simonney, 2005, « ...Ou pire », *Lacanania, les séminaires de Jacques Lacan, 1964-1979*, sous la direction de M. Safouan, Fayard, p. 259.

ne vais pas rentrer, je vais m'appuyer plutôt sur une présentation poétique qu'en a donnée Norbert Bon à l'occasion d'une conférence sur les femmes et l'opéra³⁰ : « Retenons seulement qu'elles tentent de formaliser ce fait que ce qui caractérise les humains, du fait qu'ils parlent, ce n'est pas seulement qu'ils naissent mâle ou femelle (dimension réelle), c'est qu'ensuite ils doivent se dire homme ou femme, l'un au regard de l'autre (dimension symbolique), avec les modes de présentation et de représentation, variables selon les cultures, qui y sont associées (dimension imaginaire). Et donc, s'agissant de ce fameux phallus, ce n'est pas que l'un possède l'organe qui lui conférerait orgueil et supériorité tandis que l'autre devrait s'accommoder de son manque avec plus ou moins de dépit ou de honte, c'est que le petit enfant, dans ce processus de sexualisation, va opter pour le côté de l'Un ou le côté de l'Autre, souvent en conformité avec son sexe anatomique mais pas forcément, pour entrer dans ce jeu à deux places où, pour paraphraser, à nouveau, Brassens, l'un offre à l'autre « un petit coin de parapluie contre un coin de paradis » : l'un (en général l'homme) est censé partager le parapluie avec l'autre (en général la femme) qui est censée lui offrir en échange, un petit coin de paradis. D'où une possibilité d'entente, grâce à l'amour, en même temps qu'un discord fondamental lié à ces deux points de vue incommensurables que Lacan exprime par cette formule : « Il n'y a pas de rapport sexuel »³¹ On sait, en effet, par expérience que ça ne va pas toujours de soi, que ce n'est pas le paradis tous les jours et que c'est sur les femmes qu'est reporté, comme un défaut inhérent à leur condition, ce malentendu du rapport entre hommes et femmes. Mais même pour le purgatoire, cela signifie que ça ne marche pas l'un sans l'autre, le fonctionnement du désir, fondé sur le manque de chacun, suppose cette différence des places. En ce qui concerne les hommes, cela conduit, en général à un positionnement relativement direct et borné : ils ont à être le fils de leur père dans la lignée duquel ils se sentent légitimés par leur sexe, avec toutefois les restrictions, obligations, devoirs que cela leur impose, cette limitation à la jouissance que Freud nomme castration. En ce qui concerne les femmes, et pour des raisons de structure, elles sont souvent moins monolithiques dans leur positionnement : d'un côté, elles peuvent aspirer à trouver leur place dans cette logique phallique, s'y faire reconnaître par un homme et ce sera souvent plus comme mère que comme femme et, d'un autre côté, aspirer, en dehors de cette logique où parfois elles étouffent, à un autre type de satisfaction qui reste souvent, pour elles, difficile à exprimer par la parole. »
 Une Autre jouissance.

Et Ruth se demandait ce que Dieu voulait d'elle.

Quand Solange Faladé commence son séminaire en 1977, Lacan a donc déjà élaboré cette théorisation, et amené, dans les séminaires suivants, l'écriture du nœud borroméen, où il inscrit à des places différentes, différentes modalités de jouissance qu'il nomme : jouissance phallique, jouissance de l'Autre et jouissance du sens. Elle sera amenée à reprendre cette conceptualisation en 1993, au cours de conférences et du séminaire *La clinique des névroses* où il sera question de l'hystérique, mais aussi pour répondre aux questions qui lui ont été posées, notamment à Nantes : « Que veut une femme ? » Cette année-là, son intervention aux journées de Vaucresson, où elle revient sur certains points autour de cette question, avait été suivie par des discussions très animées et je me souviens que pour moi cela avait été un moment important, j'en avais été très marquée, raison sans doute pour laquelle j'y reviens aujourd'hui.

Le titre en était : « Et Ruth se demandait ce que Dieu voulait d'elle », en référence au poème de Victor Hugo « Booz endormi »³². Elle dit alors qu'elle aime beaucoup ce poème, depuis très longtemps et,

30 Bon N., 2013, « Divas sur le divan. Les femmes dans l'opéra », *Le Journal des psychologues*, 306, p.68-69.

31 Et qu'il illustre par cette petite histoire de deux enfants (frère et sœur) assis dans un train, l'un en face de l'autre. Le train s'arrête en gare en face des toilettes : « « Tiens, dit le frère, on est à Dames ! - Imbécile, dit la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes ! ». Lacan J., 1966, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Ecrits*, opus cité, p. 500.

32 Victor Hugo, « Booz endormi », *La légende des siècles*.

rappelant ce qu'avait dit Lacan à la suite de Freud, que ce qui peut définir une femme, c'est le poète qui peut le mieux l'interpréter, elle ajoute : « ... j'étais toute heureuse de voir que Victor Hugo s'en était chargé. » Et ce qu'elle va retenir et commenter, en s'appuyant sur ce tableau de la sexualité, c'est que, par ce poème, Victor Hugo peut faire entendre que Ruth n'est pas « toute » sujet de l'inconscient, de l'insu, de l'*Unbenusst*. D'un côté il y a l'insu de Booz, et de l'autre celui de Ruth :

« Booz ne savait point qu'une femme était là »

« Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle. »

Booz a fait un songe :

« Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne/
Qui sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu;/
Une race y montait comme une longue chaîne;/
Un roi chantait en bas, en haut mourrait un Dieu. »

Par ce songe Dieu fait savoir à Booz, qu'une race allait naître de lui. Il s'interroge : comment pourrait-il engendrer cette lignée ? Il est dans son grand âge, veuf et sans enfant. Et pourtant, il sera bien le créateur de cette lignée avec une femme qui est là à ses pieds, à son insu. Cette femme, c'est Ruth, « une figure biblique, dit Solange Faladé, qui représente une femme pauvre, et femme parce que pauvre », elle vient d'un pays où règne la famine, elle n'a plus de mari, elle n'a pas d'enfant, c'est une pauvre glaneuse qui va travailler dans les champs de Booz. On retrouve cette métaphore du riche et de la pauvre, dans le mythe de *Penia et Poros* dont Solange Faladé s'est servi, à un autre moment, pour illustrer la rencontre de De Klerk et Mandela dont il sera question au cours de nos échanges.

Booz et Ruth viennent donc illustrer ces deux places, ces deux positions subjectives, de l'Un et de l'Autre : d'un côté le créateur, de l'autre une succession d'engendremens qui peuvent être dénombrés, de Ruth à Marie. Du côté féminin, il y a « cet engendrement qui commence avec Ruth jusqu'à Marie, mère de Jésus », deux figures de femmes « qui valent à cause de ce qu'elles sont objets divins » : Ruth qui « ne sait pas ce que Dieu veut d'elle », et Marie qui fait savoir que Dieu « a fait en elle de grandes choses ». Elles s'inscrivent de ce côté Autre du fait de ce rapport d'une femme avec Dieu. Ruth et Marie sont saisies de « je ne sais quel appel, répondant à ce qui donne sens au rapport avec le vide. » A cette place que Lacan écrit S de A barré sur le tableau, et qui signifie que ce lieu de l'Autre est agencé autour d'un vide, peut venir Dieu, celui des chrétiens ou un autre, ou une autre notion philosophique ou politique, par exemple.

Solange Faladé précise, en effet, que si elle s'intéresse à cette histoire ce n'est pas en tant que vérité révélée, ce qui nous intéresse, comme psychanalyste, c'est que, je la cite : « si c'est écrit de la main de l'homme c'est qu'il y a là quelque chose de l'inconscient qui se fait savoir. » Victor Hugo le traduit à sa façon dans ce poème.

Les jouissances féminines

Et ce qui intéresse, ici, Solange Faladé, ce n'est pas la mère comblée, ce n'est pas Marie portant pleine de joie l'enfant Jésus dans ses bras, puisque le fait d'être mère range une femme du côté où il y a le phallus (même si il y aurait à dire sur la mère de Dieu et la conception de Jésus). Ce qui l'intéresse, c'est l'évocation de la mère des douleurs qui reçoit le corps de son fils mort au pied de la croix, scène souvent représentée par les artistes, où l'on peut lire sur le visage de Marie l'expression d'une jouissance

extatique, comme dit-elle : « *tout le monde ou presque l'a remarqué.* » Elle poursuit je cite : « *Cette mère qui jouit de ce qu'elle souffre, et qui, parce que être parlant, ne peut pas être plus longtemps avec cet objet, cet objet qui, en fait, réveille une jouissance maligne. Elle ne peut que retrouver le vide.* » Ce que l'épisode de la découverte du tombeau vide vient représenter, après quoi Marie retrouve la sérénité. Ainsi Solange Faladé illustre, à sa façon, le rapport qu'une femme peut avoir avec ce vide et comment elle peut en ressentir une jouissance insupportable autant qu'indicible³³.

Ce n'est pas pour autant du masochisme pervers : Freud a, en effet, parlé de masochisme féminin, ce qui a pu questionner les analystes femmes : une femme ne serait-elle vraiment femme que si elle se vit dans la douleur ? Non répond-elle, et elle insiste, en s'appuyant sur Lacan, sur la nécessité de faire la différence entre la mise en scène du pervers et le fantasme. Ce que fait le masochiste, ou le pervers d'une façon générale, c'est qu'il va provoquer chez l'autre un point d'angoisse, de façon insidieuse, en le mettant devant sa division, la perte de l'objet, ce qui va réveiller chez lui quelque chose de l'ordre de cette jouissance maligne. Tandis que pour une femme, il s'agit d'être « *dans cette position d'objet pour soutenir le désir du partenaire, faire en sorte que sur sa personne puisse être mis en éveil le fantasme...* » Elle signale au passage que l'analyste se met, lui aussi, à cette place d'objet (a), par son silence et sa (relative) passivité, « *pour que le sujet puisse causer de ce qui le barre.* » [p.6] L'analyste n'est, pour autant, nullement masochiste et pas plus en position féminine, quel que soit son sexe (même si Lacan dit qu'une femme peut tenir cette place plus aisément en raison de son rapport à l'objet).

Donc, « *il y a trois façons d'être en position de semblant autour de cet objet a.* » Rappelons que chez Lacan, le semblant n'est pas le faux semblant, il relève de l'apparence, en opposition à ce qu'il en serait d'une essence. Cette notion est importante concernant la position sexuée du sujet qui relève d'une identification et non d'une essence : il n'y a pas d'essence féminine, pas plus que virile, mais pour l'un comme pour l'autre une position subjective à tenir. Qu'en est-il alors de ce semblant féminin, c'est ce que Solange Faladé précise ensuite.

Elle se réfère au texte de Joan Rivière : « *La féminité en tant que mascarade* »³⁴ pour montrer que, je cite : « *la féminité ne peut qu'être un masque, ne peut qu'être que ce quelque chose dont on s'affuble pour être aimable.* » Autrement dit, pour reprendre une formule de Solange Faladé, une femme « *ne fait pas fi de ce qui peut la rendre aimable et désirable* ». On ne peut être dans la féminité qu'avec ce masque, non pas pour cacher, masquer la castration, comme certaines femmes qu'évoque Joan Rivière dans ce texte, mais pour habiller, rendre désirable ce manque. Il ne s'agit pas, pour reprendre une autre de ses expressions de « *donner le change* ». Donner le change, c'est ce que fait le travesti. Elle rappelle là le fameux abbé Choisy qui dit de lui-même qu'il donne le change. L'abbé Choisy, en effet, séduisait par ses atours féminins, des garçons, mais aussi des filles dont les mères avaient été abusées par son apparence féminine. Son plus grand plaisir est le moment de désarroi qu'il provoque chez son partenaire quand celui-ci tombe sur cet

33 Marie-Lise Lauth dans sa préface au livre de Jeanne Lampl de Groot, *souffrance et jouissance*, Aubier, 1983, s'interroge d'où vient la jouissance dans la douleur ? D'où vient cette étrange attraction pour les situations inlassablement répétées ? Comment un traitement analytique parvient-il à mettre fin à l'orientation de ce cheminement pathétique autour de ce que Freud appelle « *das Ding* », la Chose... Solange Faladé va reprendre cette question dans un de ces derniers séminaires, *Autour de la Chose*, Anthropos, 2012.

34 Rivière J., 1929, « *La féminité en tant que mascarade* », *La psychanalyse*.7.

objet, ce sexe, qu'il n'est pas sensé avoir. Avec une femme, précise-t-elle, non sans humour, le partenaire « *n'a pas à tomber, sur un bec* ».

Une femme donc peut accepter d'être à cette place d'objet, d'où elle « *assurera d'être aimable et désirable* ». Elle demande ainsi à être aimée. L'amour, c'est ce qui permet qu'il y ait une « *égalité parce qu'identité par le biais de qui vous aime* ». Car être aimée, « *c'est aussi demander que l'on vous parle* ». Parce qu'une femme est un être parlant, elle se réfère au signifiant phallique, non pas « *uniquement à cause de l'instrument que l'homme apporte à la femme* », mais parce qu'il y aura échange de paroles. Ainsi, c'est par le biais de l'amour qu'une femme va « *pouvoir elle aussi être sujet de l'inconscient* », par un autre cheminement que l'hystérique.

Solange Faladé distingue alors cette position féminine de la position hystérique. L'hystérique, en effet, se caractérise par le fait qu'elle ne veut pas être cet objet désirable, elle veut être aimée « pour elle-même » et non pas pour son manque, elle veut être reconnue comme identique. En ce sens, « *l'hystérique fait l'homme* », selon une formule de Lacan, et c'est de cette place qu'elle a permis à Freud de mieux connaître le sujet de l'inconscient. Mais elle ne permet pas de répondre à la question « *Que veut une femme ?* »

Ce qui est propre à une femme, c'est qu'elle n'est pas seulement dans ce rapport au phallique, mais, aussi en rapport avec ce manque dans l'Autre, par ce qu'elle peut ressentir au niveau de son corps. Mais de ce côté-là, elle ne peut rien en dire, si ce n'est de ce rapport particulier qu'une femme peut avoir avec ce grand Autre, par exemple lorsqu'il est habité par Dieu et qu'elle se fait objet divin, à son appel, comme « *Ruth [qui] ne savait point ce que Dieu voulait d'elle* ». Solange Faladé rappelle ici Marie d'Égypte dont elle s'est souvent servie pour illustrer ce que le mystique fait entendre de cette jouissance Autre. Marie d'Égypte est une prostituée qui après avoir joui sans modération des plaisirs du sexe va se détourner du monde, parce qu'elle a entendu quelque chose de Dieu, au moment où elle ne peut pas entrer dans le temple à cause de la vie dissolue, pense-t-elle, qu'elle a menée jusqu'à présent. Elle va alors se tourner vers le désert, ce rien, ce vide, prise par cette jouissance Autre qui va la conduire à la mort. Cette jouissance qu'on ne peut appréhender que parce qu'il y a les mystiques qui ont tenté de dire quelque chose de ce rapport particulier au vide et qui peuvent ainsi nous aider à mieux saisir ce rapport des femmes à la question du manque.

Pour conclure

Solange Faladé était une femme qui savait ce qu'elle voulait et qui, comme Freud, appelait un chat un chat. Car la psychanalyse, à soulever le voile sur ce qui est ordinairement caché, refoulé, a à voir avec l'incorrect, voire l'impudique. C'est pourquoi, je voudrais conclure en évoquant une autre femme, qui est peut-être plus familière ici que les hystériques viennoises ou Marie d'Égypte. Un jour, au cours d'une séance, comme j'avais, je ne sais plus dans quel contexte, parlé des amazones de la Grèce antique, elle m'avait dit qu'il existait aussi des amazones en Afrique. Un analyste intervient assez peu souvent pour qu'on s'en souvienne : « pourquoi me dit-elle ça ? » Question restée alors en suspens Et, c'est à l'occasion de mon précédent voyage au Bénin, en novembre dernier, que cherchant à me documenter, j'ai pris connaissance de l'histoire de la reine Tassin Hangbe³⁵, celle que l'on surnomma la reine sans

35 J'ai trouvé quelques informations sur elle dans un livre de Sylvia Serbin : « Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire. ». Sépia, 2004, réédité en 2010.

pudeur et qui a exercé une courte régence sur le trône d'Abomey au début du 18ème siècle. Elle doit son surnom à un scandale qui a défrayé la chronique et a été longtemps perpétué par la tradition populaire. Sœur jumelle du roi Akaba, elle partage la souveraineté avec son frère, puisque la coutume exige que l'on traite les jumeaux sur un strict pied d'égalité, mais sans réel pouvoir politique. Séparée de son mari, elle mène une vie libre et libertine jusqu'à ce que son frère meure de la variole à la veille d'un combat décisif contre l'ennemi héréditaire. Du fait de sa ressemblance, elle est amenée à le remplacer à la tête de l'armée qu'elle emmène à la victoire. Ce qui lui vaudra de prendre la régence du royaume, le fils d'Akaba étant trop jeune, sans tenir compte de leur frère cadet qui lui aussi prétendait au pouvoir. Sa vie libre et ses frasques furent le prétexte d'un complot de la part de ses adversaires, qui s'en prirent à son fils et le tuèrent. Elle ne manifesta rien jusqu'au conseil où l'on célébra son courage de reine et sa souffrance de mère. Soudain, à la stupeur de l'assistance, elle se leva, se dénuda de ses habits d'apparat et fit la toilette de ses parties intimes, avant, d'abdiquer et de disparaître, après avoir crié sa souffrance et maudit les habitants du royaume. Avait-elle perdu la raison ? Non, ce geste de désespoir, d'après Sylvia Serbin à laquelle je me suis référée, serait à replacer dans une tradition ancestrale où les femmes, pour attirer l'attention sur un grave danger qui menace les valeurs fondamentales de la société, exhibent leur intimité, obligeant les hommes à détourner le regard et ouvrir les yeux sur le désordre du royaume pour les rappeler à la responsabilité que leur confère leur participation au symbole du pouvoir. Mais je n'en sais pas davantage sur ce que voulait cette femme.

Pour en revenir à la clinique ordinaire, si nous sommes amenés à nous poser la question : Que veut une femme ?, c'est qu'elle dispose dans ses identifications d'une mobilité qui a pu faire écrire à François 1^{er}, sur les vitres de sa chambre au château de Chambord : « Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie »³⁶, vers qu'évoque Solange Faladé au début de sa conférence « Was will das Weib ? ». Cette mobilité l'amène, au minimum³⁷ à avoir, comme Ruth, un œil vers la gerbe de Booz, qui « n'était ni avare ni haineuse », un autre vers les étoiles. Je cite la fin du poème :

*Tout reposait dans Ur et dans Jérivadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,*

*Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.*

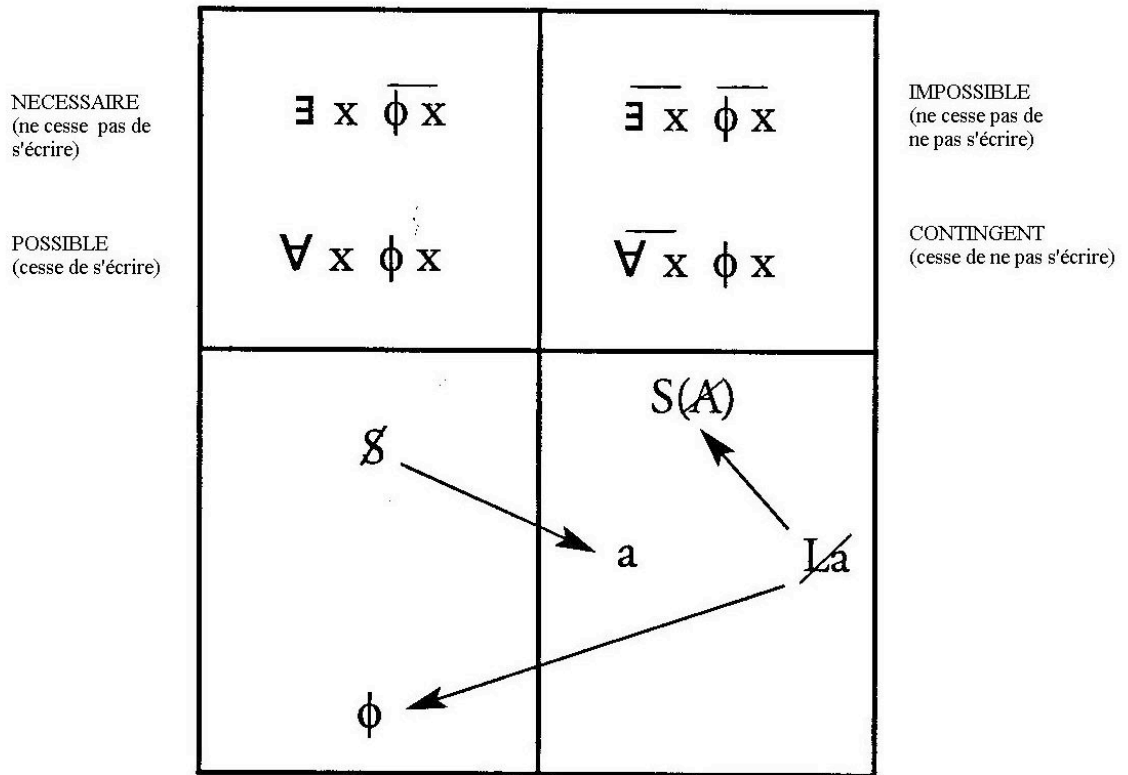
36 Rapporté par Brantôme, vers 1565, *Le recueil des dames*, poésie et tombeaux, La pléiade, 1993.

37 Lacan en distingue quatre, correspondant aux quatre formules de la sexualité dans le séminaire *Les noms-dupes errent*, Lacan J., 1973-74, *Les non-dupes errent*, Editions hors commerce de l'Association lacanienne internationale, Paris, 2010.

Je vous remercie de votre attention.

MONIQUE BON

FORMULES DE LA SEXUATION



L'enfant et la psychanalyse, la position originale de Solange FALADE

Qu'est-ce que l'enfant pour la psychanalyse ?

Le psychanalyste ne peut se satisfaire de l'idée que l'enfant est un petit d'homme en cours de développement et la psychanalyse se distingue donc radicalement d'une psychologie du développement. Bien souvent Solange Faladé employait une expression frappante pour dire qu'au départ l'enfant est un reste de jouissance, celle de la copulation de ses parents, qui choit du ventre de sa mère pour tomber dans un monde de langage qui lui préexiste. Il naît d'un désir d'un homme et d'une femme qui doivent tous deux avoir dépassé leur désir infantile d'enfant. Toute petite fille et tout petit garçon a désiré dans son enfance avoir un jour un enfant et cela sur un mode infantile. Le petit Hans qui est un enfant de cinq ans, atteint d'une phobie dont Freud a écrit une observation contenue dans les *Cinq psychanalyses* le dit très explicitement. Ce désir infantile d'enfant doit avoir été dépassé. De même, la rivalité sexuelle qui fait refuser à une femme ce qui pourrait lui venir d'un homme en dehors de son sperme ou qui fait qu'un homme réduit la femme à un ventre qui peut contenir un enfant, doit être surmontée.

Solange Faladé fit à la maternité de Baudelocque, en 1985, à Paris, une conférence à des obstétriciens qui eut un certain retentissement jusque dans les colonnes du Figaro et qui aujourd'hui est d'une actualité brûlante pour la France. Pour elle un enfant doit avoir été désiré pour que la vie qui lui est donnée, il puisse la reprendre en son nom propre dans un espace où la place de l'homme et de la femme soit marquée.

Cet enfant qui vient de naître est un infans car il ne parle pas encore et le cri qu'il émet n'est pas encore une parole. Mais en venant au monde, il est marqué de ce qui s'est dit de lui avant qu'il ne soit. Freud l'avait compris très tôt, dès 1897, puisqu'il écrivait à son ami Wilhem Fliess qu'il fallait tenir compte des parents, des grands-parents, de tous les ascendants et de leurs dires. Solange Faladé insistait sur un point de l'enseignement de Lacan pour dire qu'en donnant le sein, la mère donne bien plus que du lait, elle donne aussi des signifiants qui marquent son enfant pour son avenir, d'un seing, d'un sceau qui renvoie à ce « ça parle de lui avant qu'il ne soit ».

Le petit d'homme qui dépend de sa mère ou de toute personne secourable qui s'occupera de lui puisqu'il est selon le mot de Lacan, un grand prématuré, devra accepter ou pas, d'entrer dans ce champ de la parole pour devenir ou pas, un être de parole, un sujet.

Voilà ce qu'est un enfant pour le psychanalyste et cette conception va déterminer la conduite de son traitement.

Solange Faladé a laissé à ceux qui ont suivi son enseignement, été en contrôle avec elle ou qui lisent aujourd'hui ses textes, une très riche pensée sur le travail psychanalytique avec les enfants.

Pour elle, le psychanalyste ne devait pas se spécialiser pour devenir psychanalyste d'enfant. Il doit recevoir le tout-venant, adultes ou enfants, tous ceux qui s'adressent à lui et savoir s'il peut répondre à leur demande.

Vous le savez désormais, elle a été une très fidèle élève de Lacan mais elle a aussi travaillé auprès de Jenny Aubry au Centre Parent de Rosan, à Paris et elle a été en contrôle avec Françoise Dolto. Dans un hommage public qu'elle rendit à celle-ci en avril 1992, elle a précisé ce qu'elle a retenu d'elle et qui l'inspirait lorsqu'elle s'occupait d'enfants³⁸.

Garantir la place du père.

Françoise Dolto a tout de suite pensé que l'accord du père était indispensable pour engager un traitement avec un enfant. Bien souvent, la mère vient seule avec lui. Il faut d'emblée lui dire que sans l'accord du père le traitement ne pourra pas se faire. S'il est présent, il le donnera verbalement mais s'il ne vient pas, il faut absolument l'obtenir d'une manière ou d'une autre pour que l'enfant ne soit pas l'objet du seul désir de sa mère. Cette exigence était alors révolutionnaire, aujourd'hui elle est à nouveau bien souvent négligée alors que pour Solange Faladé il n'y avait pas à tergiverser avec cela, il faut garantir la place du père.

C'est la question de Freud qui pour des raisons biographiques s'est demandé ce qu'est un père ? L'histoire des ascendants de Solange Faladé, celle de cette femme enceinte des œuvres du roi qui est obligée de fuir le palais royal et qui se réfugie chez un homme qui l'épouse et donne son nom à l'enfant d'un autre, nous indique bien que le père n'est pas que le géniteur ? Non, c'est celui qui nommé par la mère, par son désir, endosse cette fonction symbolique à laquelle elle l'appelle.

L'importance des entretiens préliminaires.

Les entretiens préliminaires ont pour Solange Faladé, une grande importance. Ils servent d'abord à ce que les parents disent pourquoi ils sont venus voir un psychanalyste pour leur enfant. Celui-ci entend donc, de leur propre bouche, ce qui les soucie, ce qui les dérange, ce qui ne va pas. L'enfant est ensuite invité à dire ce que lui pense de ce que ses parents viennent de dire et ce qu'il pense de leur position à son égard. C'est également le moment de demander des informations sur la vie familiale, sur la naissance de l'enfant, sur sa place dans la famille, sur la façon dont, par exemple, son prénom aura été choisi.

Au cours de ces entretiens préliminaires nous avons besoin d'apprendre ce qui s'est dit de l'enfant avant qu'il ne soit, avant qu'il ne vienne au monde, quelle fut l'histoire de ses parents avec leurs propres parents car l'enfant devra mettre au travail ce qui l'a fait sujet. Il est important que les parents le

disent et s'entendent dire ce qui aliène peut-être leur enfant et dont ils sont responsables sans en avoir toujours conscience. Cela peut se dire en présence ou non de l'enfant, c'est au thérapeute d'en décider et de savoir ce qu'il fait, il n'y a pas de recettes automatiques. Dans certain cas l'enfant n'a pas à entendre ce qui s'est dit de lui avant qu'il ne soit, car entendre de vive voix que l'on n'a pas été désiré, ce n'est pas possible. Par contre l'analyste doit le savoir pour décider de ce que sera la suite.

Dans son enseignement, Solange Faladé a beaucoup insisté, comme nous l'avons déjà dit, sur l'infans, celui qui est non-parlant et sur ce qui s'est dit de lui avant qu'il ne soit et elle s'efforçait d'en savoir quelque chose au cours de ces entretiens préliminaires qui pouvaient être longs et nombreux avant qu'elle prenne la décision d'engager le traitement avec l'enfant.

Solange Faladé qui lisait Freud avec une grande attention, avait coutume de nous renvoyer à la clinique freudienne et pour illustrer ce qui précède, elle prenait le cas de l'Homme aux rats qui est une des *Cinq psychanalyses* de Freud. C'est un cas de névrose obsessionnelle.

Au cours de manœuvres militaires celui qui deviendra pour la postérité : l'Homme aux rats perd son pince-nez et s'en fait envoyer un autre de Vienne, au bureau de poste proche du champ de manœuvre. Il doit en rembourser le prix à la demoiselle de la poste. Au lieu de s'employer à payer celle qui a avancé l'argent pour son pince-nez, il forme le serment de rembourser un militaire qui n'a rien à voir dans l'affaire. Evidemment il ne parvient pas à respecter le serment impossible qu'il s'est fait à lui même et tout au long des jours qui suivent il se torture mentalement de ne pouvoir le faire. Ayant entendu parler de Freud, il décide d'aller le voir à la fin des manœuvres, dans l'intention de lui demander une ordonnance prescrivant à celui à qui il ne doit rien d'accepter son argent pour le libérer de ses tourments.

Cette histoire de dette le renvoie à une dette que son père avait contractée au cours de son service militaire. C'était une dette de jeu. Son père avait joué une somme destinée aux dépenses du régiment et l'avait perdue. Heureusement pour lui un camarade lui prêta cette somme pour qu'il ne soit pas dans l'embarras. Après son service militaire il essaya de rembourser cette dette mais l'Homme aux rats n'est pas sûr qu'il y soit parvenu.

Cela se passait avant qu'il ne soit et pourtant il en est marqué et cela réapparaît dans sa névrose.

Après ce travail avec les parents et l'enfant, celui-ci sera reçu seul pour dire s'il est lui aussi gêné par ce dont ses parents se plaignent, est-ce que cela le dérange lui aussi, souffre-t-il ?

Que faire s'il dit non ? Faut-il tout arrêter ? Non, il faut essayer de voir pourquoi ses parents sont mécontents alors que lui dit que tout va bien. Tout cela fait partie du travail préliminaire qui peut donc prendre beaucoup de temps et ce n'est que lorsqu'il sera achevé que le psychanalyste pourra décider de prendre l'enfant en traitement ou non, proposer à l'un des parents de venir, ou continuer à voir les parents ensemble.

Lacan, adressa à Jenny Aubry en 1969 une *Note sur l'enfant*³⁹ dans laquelle il écrit que le symptôme de l'enfant représente la vérité du couple familial.

Voilà pourquoi les entretiens préliminaires peuvent déboucher sur la prise en charge du couple parental ou de l'un des parents car le symptôme de l'enfant est venu révéler ce qui n'allait pas pour les parents ou l'un d'eux.

Tout secret ne peut être dit.

Attention, il n'est pas indispensable d'obtenir l'aveu de tout secret, que tout soit dit devant l'enfant. Cette exigence de la vérité à tout prix n'est pas celle de la psychanalyse. C'est là encore le souci de Solange Faladé pour rester dans la psychanalyse qui est de l'ordre du un par un, même dans le groupe familial.

Elle critique ici les effets que peut avoir la thérapie familiale lorsqu'elle pousse à la révélation à tous les autres membres de la famille d'un secret qui a pu embarrasser l'un des parents ou les deux. Ce secret pourra être confié à l'analyste qui saura le garder pour lui. Cette attitude vaut tant pour l'enfant que pour l'autre du couple parental car même dans un couple il reste un for intérieur qui doit être respecté. Il n'est donc pas nécessaire pour Solange Faladé que tous les secrets recelés dans un génogramme soit dévoilés pour tous ou que ce qui se passe dans la chambre conjugale soit étalée au grand jour. L'enfant devenu adulte apprendra peut-être plus tard ce qui était le secret de tel ou tel dans le couple de ses parents mais ce n'est pas la même chose de le savoir à la maturité ou bien dans l'enfance.

L'avènement de la vérité dans l'analyse n'est pas un dévoilement obligatoire, une transparence absolue. La fulgurance de la vérité qui peut entraîner une « vacillation »⁴⁰ qu'on peut remarquer chez l'enfant dans une cure n'est pas obtenue par un tout dire à celui-ci mais par un travail sur son propre savoir.

Autonome mais pas indépendant.

L'enfant qui s'engage dans le traitement lorsqu'il est décidé va y entrer en tant que sujet de la parole pour aller vers une autonomie par rapport à son système familial qui pourra en être modifié. Mais, si pour Solange Faladé l'enfant acquiert une certaine autonomie, il n'est pas pour autant devenu indépendant. Là dessus elle est très claire et se démarque de Françoise Dolto sur la question du paiement symbolique mis en place par elle. Il n'y a pas à faire comme si l'enfant n'était pas en dette vis-à-vis de ses parents. Il ne peut véritablement payer la séance puisqu'il ne gagne pas sa vie et c'est très bien ainsi parce qu'alors sa castration est marquée, il est encore dépendant de ses parents, il a à le reconnaître. Plus tard il pourra faire comme eux mais en ayant été marqué de la castration. En outre ce paiement symbolique n'est qu'un simulacre, le thérapeute doit se faire payer le juste prix pour son travail et le don d'un petit caillou trouvé sur le chemin du cabinet de consultation ne peut y suffire.

39 J. Lacan, *Note sur l'enfant*, Autres écrits, Seuil, P. 373.

40 Cf n. 1.

Solange Faladé tenait beaucoup à cette notion du juste prix. Elle fixait ses honoraires, à chaque fois, en fonction des ressources du patient, elle n'avait donc pas de tarif puisque l'analyse s'effectue au un par un.

Le refus du paiement symbolique n'est pas un simple détail. Pour Solange Faladé cela fait que l'on reste dans la psychanalyse.

La cure de l'enfant n'est pas celle de l'adulte

« L'enfant ne peut être psychanalysant à part entière ». Voilà ce que Solange Faladé affirme dans son Séminaire sur la *Clinique des névroses*⁴¹. Elle soutiendra ce point de vue à plusieurs reprises et cette prise de position lui donne une place tout-à-fait originale dans la conception et la théorisation de la cure avec les enfants.

Par exemple, avec un enfant, des interventions pédagogiques peuvent s'avérer nécessaire au cours du traitement. C'est Freud qui en donne l'exemple quand il écrit à propos du petit Hans : « Si j'avais été le seul maître de la situation, j'aurais osé fournir encore à l'enfant le seul éclaircissement que ses parents lui refusèrent. J'aurais apporté une confirmation à ses prémonitions instinctives en lui révélant l'existence du vagin et du coït ; j'aurais ainsi largement diminué le résidu non résolu qui restait en lui et j'aurais mis fin à son torrent de questions ».⁴²

Solange Faladé précise qu'ici, il ne s'agit pas d'apporter des connaissances mais du savoir. Elle nous rappelle que la pédagogie, au sens littéral du terme, c'est conduire un enfant quelque part. Hans est un petit garçon qui a vu par le regard, sa mère nue, il sait bien qu'elle n'est pas dotée d'un « fait-pipi » comme lui mais d'un « tutu ». Ce sont les mots qu'il emploie pour distinguer les sexes. Lorsqu'il lui demande : « Maman as-tu aussi un fait-pipi » ? sa mère lui répond : « Bien entendu, pourquoi » ? il ne peut que dire évasivement : « J'avais seulement pensé... ». L'analyste peut tout-à-fait s'autoriser à lui répondre qu'il a raison, sa mère n'a pas de « fait-pipi » mais un « tutu ». Ce n'est pas lui faire un cours d'éducation sexuelle mais c'est faire en sorte que son savoir nié par sa mère puisse venir en place de vérité, marqué par la castration alors il pourra penser la différence sexuelle.

L'intervention pédagogique à laquelle pense Freud montre que le but du traitement avec un enfant peut être différent de celui de l'adulte. L'analyste peut être l'agent qui permettra à l'enfant de rétablir le savoir qui n'est pas entendu par ses parents. Mais comme il est, selon le mot de Françoise Dolto que reprenait souvent Solange Faladé, « un allant-devenant », il faut tenir compte de ce qui n'est pas encore mature chez lui. La cure avec l'enfant ne peut pas connaître le même achèvement que celle de l'adulte mais elle permet à l'enfant de trouver à nouveau « un bon entendeur »⁴³ et un nouveau « réglage » de la position de ses parents à son endroit.

41 S. Faladé, *Clinique des névroses*, Anthropos, p. 28.

42 S. Freud, *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans. Le petit Hans*, p. 196, P.U.F.

43 E. Porge, *Littoral, l'enfant et le psychanalyste*.

Avec Lacan, dans le sillon freudien.

Ce que Françoise Dolto enseignait dans les années 50 a trouvé un répondant dans ce que Lacan commençait à théoriser alors et si Solange Faladé ne l'a pas suivie dans les évolutions plus tardives de sa pensée c'est qu'elle a compris que celle-ci s'éloignait de cette théorisation. Par cet acte, elle affirme une conception personnelle faite de fidélité à l'enseignement de Lacan et de Freud, restant comme elle le disait souvent, avec Lacan dans le sillon de Freud, ne lâchant donc rien des fondements de la psychanalyse. Voilà ce qui est son originalité.

Mais en cela, ne nous y trompons pas, Solange Faladé n'était pas rigide, elle était rigoureuse et cette rigueur lui a permis d'avoir une grande liberté dans sa pratique clinique et une inventivité qu'elle a gardé jusqu'à la fin car peu de temps avant sa mort, elle travaillait encore et recevait un enfant qui exigeait d'elle, comme tous les patients et comme nous le demande Freud lui-même, qu'elle « réinvente » la psychanalyse.

JEAN-YVES MECHINAUD

« Cette robe que je porte », Solange Faladé, Africaine

Solange Faladé avait été invitée en janvier 1995 aux Antilles par la faculté des Lettres et des Sciences Humaines. Elle a voulu que l'Ecole Freudienne y soit représentée « pour des raisons tout à fait précises » ; c'est Bernard Mary qui l'a accompagnée.

Elle y a prononcé ces paroles : « Etant là-bas je ne me suis pas dérobée, je ne me suis pas dérobée, et je vais vous dire que cette robe que je porte, je suis seule à pouvoir la porter, à pouvoir la porter aux Antilles parce que l'histoire a voulu que les choses soient ainsi et ce qui était demandé, c'était de poser la question de la psychanalyse donc il fallait qu'il y ait quelqu'un avec moi qui soit dans la psychanalyse et c'est pourquoi j'ai demandé que l'Ecole Freudienne soit présente. »

Sa présence, avec celle de Bernard Mary, psychanalyste de l'Ecole Freudienne permettait, disait-elle, que « ce faisant, les choses qui devaient m'être posées puissent être placées au bon endroit. » C'était là aussi sa façon de dire son appartenance africaine - du Bénin -, d'où ses paroles prenaient une résonance particulière et singulière à l'adresse de ces Antillais, d'autant que son ascendance avait quelque chose à voir avec ce pays, spécialement avec la Martinique. Elle a dit à plusieurs reprises combien elle se sentait concernée par ces lieux où elle venait pour la première fois, tout comme elle était touchée par la non-affectation, la force et l'acuité des demandes de ces Antillais.

Elle aborde dans sa conférence de janvier 1995 « Pénia et Poros, du récit mythique à l'évènement historique », prononcée à Fort de France, ce qu'il en est pour elle de venir dans ce pays. C'est venir là « où il y a un siècle, résida celui qui fut le père de mon père, Behanzin, roi d'Abomey. » Ce roi est le dernier roi du Dahomey, qui reste l'une des grandes figures de l'histoire du pays. Il a opposé une résistance farouche aux troupes coloniales françaises. Fin 1892, quand il jugea la bataille désespérée, il mit le feu à son palais et il se livra aux Français. Cela reste perçu au Bénin non comme une faiblesse, mais comme un acte courageux ayant sauvé son peuple. Il fut alors envoyé en exil avec quelques-uns des siens en Martinique et il n'obtint jamais, de la part des Français, la permission de rentrer dans sa patrie. Il mourut à Alger en 1906. Ses restes ont été rapatriés au Bénin en 1928 à Abomey.

Quand Solange Faladé dit que « Etant là-bas, je ne me suis pas dérobée, je ne me suis pas dérobée, et je vais vous dire que cette robe que je porte, je suis seule à pouvoir la porter aux Antilles », il m'a semblé que c'était sa façon de poser cette place singulière, qui était la sienne, d'Africaine et de petite fille du Roi Béhanzin.

Solange Faladé nous dit dans son séminaire non édité « Autour de l'identification » (février 1995) combien les questions « qui se posaient à la psychanalyse par son intermédiaire » n'étaient pas à prendre comme une demande de connaissance, d'autant que « il se trouve que l'histoire m'a placée là, à ce point tout à fait sensible pour ce pays, les Antilles, et je ne peux pas, et je n'ai jamais été indifférente à ce qui s'y passe, bien que je n'y sois pas née » ; c'est bien d'une place privilégiée qu'elle a pu y parler, avec ce souci de ce que « c'était en tant que dans la découverte

freudienne, dans la psychanalyse, qu'il fallait s'efforcer d'entendre », ajoutant là quelque chose de sa place de psychanalyste.

Elle a pris le parti de répondre à partir de « **ce qui était de « son » savoir non-su et de leur savoir « non-su** » d'où leurs questions venaient, de façon « vitale et viscérale » : « la psychanalyse, quel intérêt a-t-elle pour nous, population noire ? Qu'en est-il de l'Edipe pour nous ? Le problème du père ? Les familles monoparentales ? » Je la cite encore : « C'est à partir de là qu'il fallait tenter de faire en sorte qu'un savoir puisse venir à cette place de non-su. »

Elle dit se retrouver dans cette position de Lacan qui s'efforçait de souligner à ses élèves que c'est à partir du « il ne savait pas », « de ce qui était là non-su que du savoir pouvait venir », d'une façon tout à fait différente que par une connaissance apportée de l'extérieur.

Je peux dire que j'ai pensé pour ma part alors à cette position du psychanalyste qui est amené à se vider de tout, de son savoir, pour être dans cette attitude d'écoute, même si là, ce n'était pas à cette place, dans cette position du psychanalyste qu'il lui fallait parler, mais répondre à des personnes dans une assemblée.

Solange Faladé le dit à plusieurs reprises, il ne s'agit pas de psychanalyse appliquée, « il n'y a de psychanalyse que du divan⁴⁴ ». Elle met en évidence combien cette prise en compte de ce non-su du côté de ses auditeurs et de son propre non-su, « dans ce cadre d'ignorance », cette prise en compte donc, permet que du savoir jaillisse. Solange Faladé a apporté dans **sa première conférence faite aux Antilles** « Lacan et la découverte freudienne » une introduction à l'apport de Freud notamment sur ce savoir « un savoir qui ne se sait pas, l'Insu, l'Inconscient ».

En ce qui concerne l'intervention de Bernard Mary évoquée par Solange Faladé, je peux brièvement faire un lien avec ce non-su. Bernard Mary, a parlé aussi de cette notion de l'Inconscient à partir de la psychose, notamment à partir des « altérations du langage... » dont certaines sont citées par Freud dans son article sur l'Inconscient. Bernard Mary a fait à l'Ecole Freudienne pendant de nombreuses années un séminaire sur les psychoses, structure psychopathologique grave. C'était un enseignement très intéressant et très riche par son apport clinique et théorique. Il était un élève de Lacan et de Solange Faladé. C'est lui qui lui succéda comme directeur de l'Ecole Freudienne.

Solange Faladé nous a parlé, dans son séminaire « Autour de l'identification » en 1995, de ces deux conférences aux Antilles. Elle y a exposé ses réflexions à propos de Nelson Mandela, dont elle avait commencé à nous parler dans son séminaire « Autour de la Chose » en 1994⁴⁵. Puis elle a poursuivi plusieurs fois dans des interventions dans les années qui ont suivi. Il vous sera possible de les lire dans ce recueil que nous avons apporté à votre intention.

Solange Faladé est intervenue sept fois (y compris deux fois en Martinique) sans compter dans son séminaire « Autour de la Chose » au sujet de Mandela. C'est dire combien elle tenait à nous en transmettre quelque chose. Elle a déjà voulu montrer l'importance de cette lutte de Mandela pour son peuple pour réclamer leur dignité d'homme, autant à ceux des Antilles mais aussi à

44 « Autour de l'identification », séminaire non édité, 1994-1995

45 Séance du 24 avril 1994

nous, ses élèves, parce que, disait-elle : « en tout cas, moi, j'ai trouvé que ça avait son importance pour eux comme pour moi⁴⁶. »

Ce savoir a permis à Freud, dit-elle, d'affirmer entre autre que chaque rêve a une signification. Et à partir de Freud qui a expliqué « les soubassements de ce qui porte l'individu et de ce qui fait l'inconscient », elle expose la notion de cette **jouissance première**, connue tout au début de sa vie par le petit d'homme, jouissance telle qu'il cherchera à la retrouver à nouveau, tout en ne pouvant jamais plus la retrouver. Il l'a perdue, dit-elle, « perdue dès qu'il en a joui » ; et cela devra être perdu « s'il veut devenir être parlant ». C'est un premier objet de satisfaction, cette jouissance première, et pourtant il y aura là quelque chose qui se marquera d'un interdit, dans le meilleur et la plupart des cas.

Solange Faladé a poursuivi sur le « **ça-parle-de-lui** » qui sont les paroles qui se sont dites autour de lui, avant qu'il ne naisse ; selon la manière dont cela sera apporté, cela permettra que la jouissance soit interdite. Ce cri du petit d'homme, qui n'a pas de sens tout au début de sa vie, sera suivi par d'autres cris, qui feront connaître sa présence et recevront une réponse de la mère, même si cette réponse vient à côté. Cette place, cette présence auprès du tout petit, tenue le plus souvent par les soins, l'attention, l'amour de la mère, « n'est pas la même pour chacun de ces petits d'hommes » nous dit-elle, encore. C'est donc ce que le tout petit, reçoit comme réponse qui constitue « **la matrice de l'idéal du moi** » et qui constituera un fondement premier pour chaque être humain.

Je voudrais vous rappeler cette fable que vous connaissez ici au Bénin. Cela nous avait été raconté par Monsieur Tidjani Serpos à la table ronde de Porto-Novo le 1er novembre 2012 à notre première venue au Bénin. Au moment de sa conception l'embryon fait un premier voyage. Il doit « foncer » vers la poterie où le vieux potier, l'« agala », je crois, fabrique des pots, les têtes. Il y a toutes sortes de pots : certains sont bien faits, sont sortis du four, ils sont intacts ; d'autres sortent fêlés, d'autres encore ne sont pas allés au four, puis d'autres aussi sont encore humides. Chaque embryon doit choisir son pot, sa tête et s'en coiffer. Alors il y a des embryons polis, qui arrivent et demandent conseil au potier pour choisir leur pot. Celui-ci regarde et trouve le pot qui convient le mieux, pour que l'embryon s'en retourne avec la tête qu'il gardera toute sa vie. Cela lui donnera les meilleures chances. Mais des embryons, impolis, bousculent, malmènent le potier pour chercher seul à leur gré, leur pot, sans grande attention et ils ne savent pas qu'ils repartiront pour leur vie avec une tête mal faite.

Cette fable évoque bien ce qui précède l'existence de tout sujet humain ce « discours préexistant avant qu'il ne naisse », ce « ça parle de lui », ces traces inconscientes dont il n'est pas responsable mais qu'il doit porter pour s'engager dans l'existence toutefois avec sa petite part d'autonomie, comme l'évoque la fable.

Solange Faladé a adressé cette première conférence aux étudiants de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Fort de France, auxquels s'étaient joint des psychiatres, des « responsables de ce qui intéresse le social » ; cela a compté et touché, nous a-t-elle rapporté, au point que

d'autres de la population, sont venus parfois de très loin le soir quand elle a parlé au Théâtre municipal. C'était en présence de celui qu'elle a appelé « Maître », Aimé Césaire, parce que c'était un honneur pour elle qu'il se soit déplacé pour l'entendre...

La deuxième conférence dont je vais vous parler maintenant s'intitule : « Pénia et Poros, du récit mythique à l'événement historique ». Comme toujours elle nous rappelle ce que Lacan⁴⁷ a pu apporter à propos du mythe de la rencontre de Pénia et Poros qui donnera naissance à Eros, l'amour. C'est un mythe pour les Grecs Anciens qui illustre la communication possible entre les Dieux et les hommes.

Pénia, la pauvre, ne pouvait assister au banquet des Dieux, banquet donné en l'honneur de la naissance de la déesse Aphrodite. Elle se met en route, se donne beaucoup de mal, prend tout ce qu'elle peut emporter sur son chemin et elle arrive sur les lieux du banquet des Dieux. C'est au moment où Poros, le riche, sort de la salle du banquet, enivré. Il est le riche parce qu'il a toutes les ressources. Il est venu se reposer dans le jardin. Pénia va vers lui, c'est une rencontre dont elle sera grosse de l'Amour, de Eros. Lacan a souligné ces deux positions subjectives la pauvre de tout et le riche qui a toutes les ressources.

C'est alors que Solange Faladé associe Nelson Mandela au pauvre et Frédérik de Klerk au riche.

Elle reprend le parcours de Nelson Mandela, qui est d'ascendance royale, fils du roi du Transkei (ancien bantoustan, territoire attribué à la population noire du temps de l'apartheid en Afrique du Sud). Il a décidé de dire non au moment où on allait le marier selon la tradition et il est parti. C'est là une coupure, nous dit Solange Faladé, qu'il mettait en place- sans être une rupture. Il a fait ainsi **acte de sujet**. Solange Faladé souligne que Mandela n'a jamais renié son peuple « ceux qui comme lui étaient dans une misère profonde⁴⁸ », dont **la dignité d'homme** n'était pas reconnue. Il n'a jamais renoncé à la lutte, pendant de longues années, pour que cette dignité d'homme soit reconnue à tous ceux de la population noire « qui vivaient d'une façon telle, méprisés par ceux-là, qui étaient venus de l'extérieur ». Lutte au point de la porter au monde entier qui fut pris à témoin et qu'un embargo fut imposé au gouvernement de l'Afrique du Sud.

Cela a permis de faire savoir au monde entier que « leur lutte était celle de tous les hommes libres⁴⁹. » Si cette condition de pauvre lui a été réservée, Mandela n'a pour autant pas engagé cette lutte pour demander l'amour. Solange Faladé nous dit que « en fait ce n'était pas en tant que femmes qu'ils étaient au combat, c'était pour réclamer une dignité d'homme, (d'être humain) » et elle a plusieurs fois souligné dans ses différentes interventions que s'ils avaient voulu se faire aimer « ils n'en seraient pas là, et de toute façon, ils ne pourraient qu'être mal aimés. »

Ce qui a réussi à advenir en Afrique du Sud est de l'ordre d'une « véritable révolution » a-t-elle dit et « ce qui est notable, c'est que **la question de la haine** n'a pas été mise au premier plan. » Elle ajoute encore que « la haine a été, on peut dire d'une façon générale, soustraite. » Solange Faladé a pensé que c'est parce que Mandela et les siens ont exigé que leur soit rendu leur dignité d'homme, et qu'ils ont lutté pour cela, qu'ils ont pu réaliser cette chose extraordinaire qu'ils n'ont pas mis

47 Séminaire « le transfert » 1960-61

48 « Autour de l'identification », séance de février 1995

49 Deuxième conférence en Martinique, citée dans « Autour de l'identification ».

en place ce dont eux-mêmes ont pâti, un Etat d'exclusion⁵⁰ ». Elle ajoute « ces personnes qui vivent sur ce territoire (l'Afrique du Sud), ce sont des sujets divisés avec ce qui est leur particularité avec ce qui est leur mode de jouissance. » elle ajoute que « cette façon de porter la jouissance au cœur de l'autre. Ça, c'est la particularité, ça c'est ce qui a été préservé dans cet Etat multiracial. »

Dans l'histoire de l'humanité on en peut reprendre un point ; ce n'est pas la race qui oppose, la race autour de la couleur de la peau, sinon pourquoi parmi les sémites il y aurait la guerre, remarque-t-elle « c'est autour de ce qui est un discours(ses paroles) qui fait que le sujet est à une certaine place et qui fait que, à cause de la tradition, on vit d'une certaine façon et non pas d'une autre façon, et de vouloir obliger celui qui jouit d'une certaine façon à jouir comme l'autre, c'est ça qui fait le racisme. » Solange Faladé nous dit que « c'est un pas important de tenir compte de ce qui fait la jouissance des sujets ... c'est toujours... autour de la façon de jouir que les différences commencent. »

Solange Faladé a dit combien il y a à tenir compte de cette marque sur le tout petit qui ne parle pas encore. Dans les sociétés où noirs et blancs vivent et où les femmes noires ont eu à s'occuper d'enfants, de ces bébés (blancs), « il est sûr que quelque chose est venu marquer cette matrice de l'idéal du moi, qui porte aussi la marque d'une femme noire qui s'est occupée d'eux. » On peut penser là au geôlier de Mandela, James Grégory⁵¹ qui a pu faire une telle rencontre avec ce petit Zoulou, Bafana, au point d'en être aussi marqué pour toute sa vie. James Grégory avait pris Bafana comme un autre semblable. Il a pu aussi être marqué par la présence de sa mère mais « aussi (par celle) de ces nounous noires, femmes africaines qui se sont penchées sur lui, bébé et qui (l')ont marqué de leur désir pour lui, l'affection qui lui était portée⁵². »

Cette matrice de l'idéal du moi, qui est venue à tout jamais marquer celui qui ne parle pas encore, et qui est porteuse de ce discours préexistant, de ce « **ça-parle-de-lui** », puisque la présence et l'attention, souvent de la mère, venant donner le sein-ou autre chose-, vient répondre aux cris du petit d'homme et le sort de sa détresse. Ce cri n'a tout d'abord pas de sens et cela change au moment où le tout petit a pu rencontrer la présence de sa mère et une réponse à son cri, même si sa réponse est à côté. Elle donne avec tout ce qui la constitue, avec son histoire et ce qui fait qu'avec le père et elle, il y a eu cet enfant. Ce sera une marque comme un sceau que gardera le petit. Cette marque prendra une place particulière, d'où viendra **la différence, la particularité**, qui constitue chaque sujet. Solange Faladé l'évoque dans son séminaire « Autour de la Chose »⁵³, à propos de la race : « la race, c'est pas la couleur de la peau, la race c'est ce qui fait que, du fait du discours qui a porté chaque sujet, il occupera une certaine place, et c'est de là que viendra la différence. »

Nelson Mandela a pu dire de Frédéric de Klerk « nous le trouvons admirable », après que celui-ci lui ait tendu la main, « tout comme Poros a su accueillir Pénia » dit Solange Faladé. Elle a repris à

50 « Autour de l'identification », séance de février 1995

51 Intervention « James Grégory : le regard de l'antilope » à Besançon, 12 octobre 1996

52 Intervention « Sur l'identification - James Grégory » à Ouistreham, 2 octobre 1999

53 « Autour de la Chose », 24 mai 1994, page 162

ce propos dans son séminaire « Autour de l'identification »⁵⁴, un jeu de mot de Lacan « **jouissance, jouis-sens ---> communication** ». De Klerk, le riche, « était du côté de toutes les jouissances » ; il avait le pouvoir suprême, il était de cette partie de la population de l'Afrique du Sud qui avait tout, mais en tendant sa main il a accepté de perdre de sa jouissance ; « le jouis-sens » est venu se mettre en place : c'est la communication qui a pu se faire avec cet autre, qui était Mandela. Solange Faladé a dit aux Antilles, que ce qu'elle a repris, ce jeu de mot de Lacan « jouissance, jouis-sens », « il faut que ça puisse devenir « jouissance » avec les deux possibilités d'entendre le sens et le fait de pouvoir jouir de quelque chose, dans ce sens qui veut dire qu'on a accepté une perte. Le sens, Lacan y insiste, c'est ce qui permet la communication ».

Un parcours s'est fait des deux côtés, chacun dans des positions subjectives singulières. De Klerk a fait un pas à ne pas minimiser⁵⁵, mais Mandela a posé « **un acte véritable...** c'est un commencement avec ce que cela suppose d'engagement, avec l'action qui l'accompagne. » Solange Faladé remarque que, d'une position pacifique, Mandela est passé à la lutte armée. C'est pourquoi elle ajoute « c'était véritablement une offensive qui s'était mise en place avec ces lois de l'apartheid, les noirs ne pouvaient répondre que par la défensive, et en général, lorsque ceci est bien compris, c'est du côté de la défensive qu'il y a l'issue, la victoire. »

Cet engagement était soutenu par le fait que Mandela a assumé sa place de premier, luttant pour lui mais aussi pour son peuple, **place de « un »**, reconnu par les autres. Cela a été vu et remarqué à son insu, inconsciemment par James Grégory, son geôlier, quand Mandela est arrivé sur Robben Island. James Grégory a été face à un tableau surprenant : un homme grand, Mandela discutait paisiblement avec d'autres prisonniers de philosophie, de mathématiques, de politique ; ce n'étaient pas là des fauves, des sous-humains comme cela lui avait été dit. Au moment de répondre au salut de Mandela, il s'est surpris de le faire par le salut en langue africaine, qu'on adresse aux chefs⁵⁶.

Mandela a accepté de perdre beaucoup dans sa vie, et « il a pu passer sur beaucoup de choses » pour prendre cette main tendue par de Klerk. Cette rencontre a pu se faire à ce prix et elle a permis à Mandela et les siens d'imposer, d'exiger ce qu'un homme doit pouvoir posséder, la dignité : « vivre comme un homme doit vivre ». Solange Faladé dit encore qu'« à partir du moment où le dialogue s'est installé, à partir de ce moment où celui qui possédait a dû reconnaître, chez l'autre - chez l'autre qui n'était pas le même, certes - des possibilités d'identification, à partir de ce moment-là, Mandela a pu exiger ce droit de vote⁵⁷. »

Dans son séminaire « Autour de l'identification » elle redit qu'« il faut reconnaître ce fait là, à savoir que c'est bien parce que quelque chose de sa jouissance (celle de De Klerk) a été acceptée d'être perdue, que le dialogue a pu s'établir avec l'autre et faire en sorte que cet autre-là puisse être un semblable avec qui on peut échanger et mettre en place cette chose extraordinaire, qui j'espère, un jour se réalisera en Afrique du Sud, cet Etat multiracial. »

54 Séance de février 1995

55 Intervention « Nelson Mandela, Frédéric de Klerk, création d'un Etat multiracial en Afrique du Sud Africaine » à Nantes, 6 avril 1995

56 Intervention « Grégory, geôlier de Mandela » à Vaucresson, 6 juillet 1996

57 « Autour de l'identification », deuxième conférence, février 1995

« ...Mandela et de Klerk ont mis de côté leurs particularités, ce qui, dans leur mode de jouissance, pouvait dans ce travail qu'ils s'étaient imposés, les séparer. » Ils étaient, tous deux alors, dans une intersubjectivité. Solange Faladé souligne que l'un et l'autre pouvant mettre de côté leur particularité et ce qui avait à faire avec leur jouissance, il leur a été possible de pouvoir s'intéresser aux Droits de l'Homme.

Un autre point me semble intéressant à ajouter, en se reportant à ce que Solange Faladé a rapporté dans deux interventions⁵⁸ qui parlent de Mandela et de son geôlier, James Grégory. Ce sera une manière de conclure.

Elle raconte le trajet de James Grégory depuis son enfance en pays zoulou, sa famille très peu attentive à lui, ses études où il a eu à subir des brimades, cependant sans se laisser faire, et sans le soutien de ses parents, puis son travail au ministère de la justice et les promesses non tenues par le doyen.

Puis Nelson Mandela et James Grégory se sont connus longtemps (20 ans) pendant l'emprisonnement de Mandela. Elle souligne que les échanges et discussions avec Mandela ont fait cheminer Grégory dans son attitude face à lui. Il est même allé passer du temps dans les bibliothèques à ses moments de congé pour vérifier ce qu'il entendait et discutait avec Mandela. Cette approche de Mandela par Grégory a mis du temps. Grégory, dit Solange Faladé, n'était plus un geôlier ordinaire.

Les événements politiques avançant, Mandela a été changé de prison et ramené sur le continent. L'administration a fait comprendre à Grégory, qu'elle avait besoin de lui. Il a protesté parce qu'il ne voulait plus déménager, il voulait avant tout être présent à ses enfants pour continuer à s'occuper d'eux. Solange Faladé remarque qu'il a finalement accepté, comprenant que cela ne pouvait être que lui qui soit à cette place auprès de Mandela. Il est devenu celui qu'on ne peut pas remplacer. Elle précise qu'en acceptant d'être au service de Mandela - « ... de celui que les autres prenaient pour le responsable de l'ANC, celui qui faisait que la lutte pouvait continuer, lui (James Grégory) faisait de Mandela », à ce moment-là un sujet particulier. La relation va tout à fait changer. Une distance entre eux reste, il y a quelque chose qui se met en place d'une façon tout à fait différente de l'ouverture que ce geôlier avait pu avoir avec ces prisonniers. James Grégory se met à reconnaître qu'il a affaire à quelqu'un qui est à mettre à une place particulière. Il est au service de Mandela, non pas comme on peut l'exiger d'un esclave, mais pour permettre à Mandela de se réaliser, pour qu'il puisse déjà s'y consacrer pendant sa vie de prisonnier.

Mandela lui dira : chacun a assumé son destin, « reconnaissant, de part et d'autre, ce que l'un doit à l'autre et l'autre doit à l'un, et l'autre était vraiment Grégory », cet autre était indispensable à cet « un » bien particulier qu'est Mandela.

MARTINE LESBROS-VERBRUGGHE

58 Intervention « Grégory, geôlier de Mandela » aux Journées de Vaucresson, 6 juillet 1996 et Intervention « James Grégory, le regard de l'antilope » aux Journées de Besançon, 12 octobre 1996